

## Des mots pour Le dire...

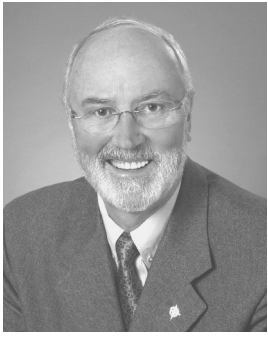
**V**ous connaissez comme moi les expressions tant de fois entendues : « Le mot de bienvenue », « un mot de circonstance... », « avoir le mot qu'il faut... », tu as toujours « le mot juste », toi, tu sais « trouver les mots ». Il y a des mots pour tout, il y a aussi des mots pour Dieu. **On peut parler de Dieu.** Comme plusieurs, je l'ai fait, au catéchisme d'autrefois, à la catéchèse, puis à l'enseignement religieux... ou à l'université, les « sciences religieuses ». Mais c'est toujours le même discours, ici un peu plus savant, là un peu plus technique ou plus « pastoral ». On peut aussi parler de Dieu pour le nier, pour en découdre avec lui, pour en finir une bonne fois... Curieusement, plus on s'en éloigne, plus on en parle. Dieu est toujours à la mode, pour le faire connaître ou le combattre. « **Tout le monde en parle !** » dirions-nous... Moins on le connaît, plus on en parle. Plus on le repousse, plus il nous attire ! C'est l'impasse ! N'y a-t-il pas une autre approche ?



Jean-René Dubé

Alors si on essayait de « **parler à Dieu** » ? Attention, on le fait souvent pour de mauvaises raisons: quand on est au bord d'une catastrophe, qu'on a une décision importante à prendre ou qu'on n'a pas d'autres recours... Autrement, Dieu est au placard. Il n'est pas le dépanneur universel qui répond à nos urgences au moindre appel. Si, au contraire, on parlait à Dieu comme on se confie à un ami. Est-ce qu'on n'appelle pas un proche pour prendre de ses nouvelles, lui signifier notre affection, pour le simple plaisir de rester en contact. Dieu est à l'aise dans la gratuité. Il aime bien que nous prenions du temps pour lui, souvent, régulièrement. C'est quand la dernière fois que nous avons pris des nouvelles de Lui ? Seulement pour lui parler, lui parler de Lui, de nous ? Et en plus, pour peu qu'on soit attentifs, Dieu lui-même nous donne les mots pour lui parler. Il est écrit quelque part que nous ne saurions que balbutier si l'Esprit ne mettait pas en notre cœur, en notre bouche, les mots qu'il faut...

Mais il y a mieux encore: **laisser Dieu lui-même nous parler.** Est-ce si difficile de se taire en présence d'un ami ? Faut-il toujours bavarder ? Peut-être Dieu nous apprendrait-il des choses merveilleuses sur Lui, sur nous ? Que savons-nous de son Amour, de sa tendresse, de sa miséricorde ? Qu'en est-il de sa justice, voire de son silence ? Pourquoi Dieu nous semble-t-il si lointain ? Pourquoi ne répond-il pas à nos demandes incessantes ? Dieu ne parle pas dans la tempête, dans le tumulte... Il veille, il nous attend. Quand nous aurons fait silence en nous, assez pour bien l'écouter, alors nos yeux s'ouvriront, il parlera à notre cœur. Nous commencerons à comprendre ce qui est caché aux sages et aux puissants de ce monde, mais révélé aux petits et aux humbles... À la veille d'un autre Noël, c'est le message de cette parution. Il y a des mots pour nous révéler Dieu: ceux que lui-même grave en notre cœur ! ☐



## Rêver d'être FRÈRES aujourd'hui !

Gilles Martineau, vis. aux.

**J**eunes et moins jeunes qui nous entourent, associés et collaborateurs, reprennent et partagent nos engagements auprès des plus démunis. Et ils nous communiquent leur enthousiasme et leur joie de pouvoir répondre à des besoins réels d'aujourd'hui.

Des plus anciens, fiers de leurs épauettes, nous démontrent leur satisfaction d'une vie bien remplie et d'une mission accomplie il y a trois, cinq, dix, quinze ou vingt ans. Les rêves des premiers rencontrent les souvenirs des seconds dans une même mission au service de l'Évangile et de la jeunesse. Ne vivons-nous pas cela tous les jours ?

Partager des rêves, des projets, des souvenirs et les laisser entre des mains plus jeunes n'est pas une fuite de la réalité. L'actualité ne nous rappelle-t-elle pas constamment les vies brisées et les mémoires blessées parce que des liens quelque part ont été rompus. Ne voit-on pas l'urgence de développer des liens solides et durables entre des personnes, des groupes, des communautés, des jeunes et des adultes ? N'y a-t-il pas trop de violence et de brutalité engendrées par la solitude, l'isolement, la mise à l'écart, le rejet, le malentendu, l'incompréhension ? Il y a là une mission où beaucoup peuvent encore s'engager : créer des liens et les entretenir !

Des dizaines et des centaines de personnes comme ceux et celles que j'évoquais ci-haut font tous les jours des pas vers les autres en espérant un monde meilleur, plus accueillant, plus pacifique, plus fraternel. On peut rêver qu'un tel engagement, même s'il semble peu de chose face à la peur, à la violence, à l'isolement tresse petit à petit des liens d'amitié, d'amour, de solidarité pour la vie des uns et des autres. N'avons-nous pas un devoir de communion et de partage avec les plus démunis pour répondre à leur plus grand besoin : un peu d'amour, d'écoute et d'amitié. Est-ce rêver que d'y croire et souhaiter qu'une telle mission prenne du galon ?

# La grâce, c'est l'amour de Dieu

## Une réflexion basée sur la théologie paulinienne

**Jacques Tremblay**

□ Professeur titulaire à la faculté de théologie, d'éthique et de philosophie de l'Université de Sherbrooke



### Qu'est-ce que la grâce et à quoi ça sert ?

**U**ne définition simple la décrirait comme un signe de l'amour de Dieu qui veut aider une personne à s'épanouir et à s'engager en vue du bien commun. C'est ce que laisse entendre Paul en I Corinthiens 15, 10 : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce à mon égard n'a pas été stérile. » Mais s'épanouir, devenir soi-même n'est pas une entreprise facile. En effet, les êtres humains, souvent blessés durant leur éducation en voulant exprimer leurs besoins d'être aimés, de s'affirmer et d'être reconnus, arrivent difficilement à établir des relations nourrissantes avec eux-mêmes d'abord et, par la suite, avec les autres et Dieu. Inconsciemment, ils préfèrent se protéger afin de ne pas revivre d'autres expériences malheureuses. Cependant, ce retrait de la relation, qui peut être bon quand on est enfant et incapable de prendre soin de soi, peut devenir une armure qui protège des coups durs mais empêche de ressentir les caresses.

Nous avons tous besoin d'amour pour nous humaniser et vouloir nous en priver n'est pas une solution viable. L'incapacité de répondre aux besoins affectifs, à cause de blessures anciennes souvent oubliées, fait naître un vide intérieur qui engendre des comportements compensatoires (les péchés) qui conduisent à la mort à petit feu. En effet, la parabole du fils prodigue, où Luc répète deux fois en 15, 24 et 32 : « Mon fils que voilà était mort et il est revenu à la vie; il était perdu et il est retrouvé », invite à croire que vivre vraiment, c'est être capable de relation. Elle laisse aussi entendre qu'un péché est une parole, une attitude ou un geste posé en vue de se protéger, mais qui, à la longue, isole et empêche de trouver le bonheur.

Que faire alors pour devenir qui on est vraiment, pour avoir une vie épanouissante ? La réponse du christianisme est de s'ouvrir à la grâce de Dieu pour accueillir la souffrance qui origine de ses blessures anciennes afin de les accueillir et de les guérir. En effet, blessés dans la relation aux autres, il est parfois difficile de nous voir autrement qu'à travers les yeux des personnes qui nous ont fragilisés. Non seulement l'accueil du don de l'Esprit fait grandir l'estime de soi en faisant prendre conscience d'être des enfants de Dieu, mais plus encore, une saine relation à Dieu peut combler les besoins affectifs que l'éducation ne nous a pas appris à satisfaire.

Mais retourner vers le Père, comme le fils prodigue, est un chemin exigeant que l'on prend souvent après avoir tout tenté pour éviter d'être confronté à ses limites. Cependant, cette fuite en avant éloigne de soi de plus en plus. Au départ, on voulait éviter de sentir ses malaises mais, plus on avance, plus on est déçu de l'existence. Certains continuent sur cette route en se disant que la vie est courte et qu'il faut en profiter, d'autres cherchent une voie avant de sombrer dans le désespoir. C'est souvent à ce moment seulement que le message chrétien peut rejoindre le cœur de l'être qui cherche la paix profonde. C'est peut-être pour cela que l'on reproche souvent à la foi de naître dans la souffrance ou d'être une béquille pour ceux et celles qui ne peuvent marcher seuls.

Mais au contraire, la Bonne Nouvelle s'adresse à toutes les personnes qui cherchent du sens à leur vie et veulent s'épanouir. Même si la foi ne donne rien de matériel, elle attise le désir d'éprouver des sentiments de plénitude qui élèvent l'âme et donnent le goût de vivre. L'épître aux Romains la présente comme la réponse à la quête de sens de l'humanité incapable de trouver le chemin de la paix. En effet, cette humanité constituée des juifs et des païens était loin de Dieu. Les premiers étaient devenus esclaves du légalisme en espérant se sauver par leurs propres forces, tandis que les autres s'étaient contentés d'adorer des idoles qui représentaient leurs peurs. Face au besoin d'amour des êtres humains, Dieu, qui est tendresse, fidélité et miséricorde, n'a pas hésité à s'incarner dans la personne de Jésus.

**La grâce vient de Dieu par le Christ comme une preuve d'amour**

Dans les trois premiers chapitres de l'épître aux Romains, Paul constate que la Parole de Dieu médiatisée par les prophètes et les sages dans l'Ancien Testament n'a pas suffi à convaincre les êtres humains de se convertir : de faire le jeûne des comportements qui les éloignent d'eux-mêmes, des autres et de Dieu et les font mourir à petit feu. Le Père s'est donc incarné par amour dans la personne de Jésus. Ce dernier a librement choisi de s'engager dans la vie jusqu'à la passion-résurrection pour révéler à l'homme le sens et la finalité de son existence : vivre dans la confiance en Dieu qui l'a créé immortel.

Le Christ a accepté d'entrer dans le projet de salut de Dieu et de porter la croix, se chargeant des péchés du monde en sacrifice expiatoire comme l'affirme Romains 3, 24 : « Les croyants sont justifiés par la faveur de sa grâce en vertu de la rédemption accomplie dans le Christ Jésus. » Seul un être humain pouvait vivre les conséquences des mauvais choix pour montrer qu'ils conduisent à la mort et, en même temps, présenter l'accueil des limites humaines comme un chemin qui conduit à la libération des aliénations. Bien que le sacrifice du Sauveur ait été fait une fois pour toutes, chaque personne est conviée à suivre son exemple. En effet, même si on est justifié, dégagé gratuitement de ses blessures par la grâce de Dieu en Jésus, on doit quand même porter sa propre croix. C'est à ce prix que l'on peut retrouver la capacité de s'aimer et d'aimer les autres véritablement.

Ainsi, dans la théologie paulinienne, le baptême occupe une place centrale dans le cheminement qui conduit à la sanctification. L'apôtre le présente, en Romains 6, 4, comme un choix fonda-

mental où « nous avons été ensevelis avec [le Christ...] afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions aussi dans une vie nouvelle. » La conversion est donc le fruit d'une décision libre. Dieu n'impose à personne de suivre le chemin de la croix. Il revient plutôt à chacun et chacune de s'engager, comme Jésus, à vivre une purification en profondeur. C'est pourquoi, dans le rituel du baptême de l'Église naissante, la plongée indique symboliquement que l'entrée dans la vie nouvelle ne s'obtient qu'en allant au fond de son expérience de vie pour faire toute la lumière, pour accueillir la Vérité qui rend libre (Jean 8, 32). La première étape de la résurrection chrétienne est donc une transformation donnée à la personne qui croit et s'engage à imiter le Sauveur pour accomplir le grand commandement de l'amour.

### **La grâce rend capable d'aimer véritablement**

Les baptisés ont besoin d'être purifiés, c'est-à-dire d'accueillir la présence de l'Esprit saint dans leur vie pour guérir ce qui est blessé en eux et mieux aimer à l'exemple du Christ. Si on en croit Erich Fromm (1), aimer véritablement consiste d'abord à éprouver de la sollicitude, c'est-à-dire à avoir le souci de la vie et de la croissance de l'autre. Ensuite, aimer c'est

se sentir responsable ou prêt à répondre aux besoins de l'autre sans vouloir le rendre dépendant ou en être dépendant. En troisième lieu, l'amour vrai amène à respecter l'autre, c'est-à-dire voir cette personne comme un être unique et à œuvrer dans le sens de son épanouissement selon ses propres voies à elle. Enfin, aimer requiert la connaissance profonde de l'autre. En effet, il est essentiel de voir au-delà des apparences afin de saisir l'unicité et la richesse d'une personne qui, parfois, protège sa vulnérabilité derrière des masques rebutants. On reconnaît aisément les quatre fondements de l'amour vrai dans l'incarnation du Christ qui a aimé jusqu'à épouser la condition humaine pour nous révéler notre filiation divine. Mais, puisque devenir ce que l'on est vraiment n'arrive pas sans accueillir ses limites pour les transcender, il est important de se laisser transformer par la grâce de Dieu, source inépuisable d'amour. L'exemple de Jésus, qui est ressuscité après avoir porté la souffrance du monde, indique le chemin de la vie en abondance, la voie de la plénitude. Son sacerdoce présente une voie nouvelle jamais proposée par aucune philosophie ou religion. Car, qui aurait cru qu'aimer l'humanité au point d'accueillir ses fragilités était le remède pour guérir l'âme de ce qui l'empêche de s'ouvrir à l'amour ? □

(1) Erich Fromm, *L'art d'aimer*, Éditions de l'Épi, 156 p.

**Dieu continue son œuvre** – Le temps de l'Avent revient. Il est un temps d'attente, un temps d'attention à Celui qui vient remplir sa promesse d'être auprès des siens chaque jour, « jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). Il vient parce que nous avons besoin de lui, mais aussi parce qu'il tient à nous. [...] Il s'est lié d'amitié avec nous. Il vient nous accompagner dans notre marche vers le pays du bonheur auquel nous aspirons. Il connaît nos faims, nos soifs, nos passions, nos limites, nos turpitudes, nos gâchis, nos cris, nos pleurs, nos désespérances. Il a autrefois tout partagé. Il veut tout partager encore.  
Jean-Yves Garneau, *Prêtre et Pasteur*, octobre 2006, p. 513.

# BIENVEILLANCE

**D**ans la Parole de Dieu, la bienveillance a « la cote » ! Et il me semble qu'elle nous entraîne beaucoup plus loin que l'air du temps ! La Bible apparaît même, à plus d'un titre ici, provocante. Ainsi quand Paul écrit à ses amis pour, entre autres, leur apprendre à savourer des mots qui donnent de reconnaître les manières d'être et de faire de Dieu. «Voici les fruits de l'Esprit: amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi...» (Gal 5, 22-25)

## LA BIENVEILLANCE, DANS LA BIBLE, QU'EST-CE QUE C'EST ?

Pour ne pas nous fourvoyer, poursuivons un instant avec le même auteur biblique. En effet, saint Paul ne parle pas ainsi uniquement aux Galates. Avec d'autres expressions, il revient sur la « bienveillance » quand il s'adresse aux Colossiens. Et il leur dit qu'une telle manière d'être n'est pas la simple disposition de ceux qui sont sociables ou qui ont un heureux caractère. Elle est d'abord un don de Dieu, un cadeau qui vient de Lui. Et si nous pouvons prétendre recevoir un tel cadeau, c'est tout simplement parce que Dieu nous aime et qu'Il nous propose de «respirer comme Lui».

« Puisque vous êtes élus, sanctifiés, aimés de Dieu, revêtez donc des sentiments de compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience. Supportez-vous les uns les autres. Et si l'un de vous a un grief contre l'autre, pardonnez-vous mutuellement. Comme le Seigneur vous a pardonné, faites de même, vous aussi. Et par-dessus tout, revêtez l'amour. C'est le lien parfait. Que règne dans vos cœurs la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés tous en un

seul corps. Vivez dans la reconnaissance. » (Col 3, 12-14)

« Revêtez donc... ». Il s'agit pour Paul de prendre le vêtement de Dieu, c'est-à-dire de nous habiller des sentiments qui sont au cœur de la vie du Christ. Il s'agit de vivre comme Lui... « comme le Seigneur... faites de même vous aussi. »

**« La bienveillance  
est du côté  
de l'amour. »**

Prendre le vêtement du Christ, ce n'est en effet ni plus ni moins nous habiller d'amour; « Et par-dessus tout, revêtez l'amour ». Encore faut-il que nous ayons un cœur assez simple pour entendre une

pareille invitation pressante à revêtir les habits mêmes de Dieu.

Une telle audace dans l'invitation à se vêtir des attributs de Dieu remonte loin dans notre héritage. Elle prend sa source, pour Paul comme pour Jésus de Nazareth, dans la ruminant des psaumes. La bienveillance comme « qualité » de Dieu est chantée dans le psaume 116. Elle est alors liée à sa miséricorde : « Le Seigneur est bienveillant et juste (...) Notre Dieu

fait miséricorde. Le Seigneur garde les gens simples : j'étais faible, il m'a sauvé. Retrouve le repos, mon âme, car le Seigneur t'a fait du bien. » (Ps 116, 5-7) Et ce même lien entre la bienveillance et

le pardon, nous le retrouvons dans les psaumes 83, 103, 111, 112 et 145. Voilà donc une des plus fortes respirations de la prière de nos aînés : il n'y a pas de bienveillance sans pardon !

## **MAIS ALORS NE RISQUE-T-ON PAS DE SE FAIRE AVOIR ?**

Quand nous fixons les yeux sur la croix, comment répondre à une telle interrogation autrement que « bien sûr que si » ? Qui peut contester en effet que « Il » s'est fait avoir ! Jésus de Nazareth, celui qui n'a eu de cesse d'avoir un regard bienveillant sur les petits et les pécheurs, sur les pauvres comme sur les riches, sur les juifs comme sur les païens, a payé cher, très cher, une telle bienveillance. Et, devant celles et ceux qui se proposaient pour le suivre, il n'a jamais triché sur le prix à payer. Il en coûte de suivre un tel maître. Ne les a-t-il pas prévenus qu'ils seraient en butte aux railleries, qu'ils seraient traînés devant les tribunaux et pire encore ?

Et si Jésus a constamment fait preuve d'un regard bienveillant, Il a, en revanche, profondément souffert de ce regard malveillant porté sur Lui et sur ses amis. Ainsi, quand on reprochait au Fils de l'homme, comme à ses disciples, ce qu'ils faisaient « comme il ne faut pas » et ce qu'ils ne faisaient pas « comme il faut ».

Un regard malveillant sait bien tout saisir pour en faire matière à reproches. Rappelez-vous quand, s'adressant aux pharisiens et aux légistes, Il leur disait : « Jean le Baptiste est venu, il ne mange pas de pain, il ne boit pas de vin, et vous dites « il a perdu la tête ». Le Fils de

l'homme est venu, il mange, il boit et vous dites: « Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des collecteurs d'impôts et des pécheurs » (Luc 7, 33-34). Un regard malveillant cherche à coincer l'autre de toute part. Il est un regard qui sait bien faire feu de tout bois pour enfoncer sa victime. C'est ce que Jésus dénonce clairement ... à ceux qui veulent

bien l'entendre ! Il est des regards malveillants qui blessent. Il est des regards malveillants qui enferment. Il est même des regards malveillants qui tuent.

Jésus a payé cher une telle impudence. En ce sens, la bienveillance biblique n'a rien de mièvre. La bienveillance du cœur de Dieu n'est en aucun cas une indulgence aveugle.

- La bienveillance est au contraire pour le disciple du Christ la lucidité audacieuse de celui qui risque avec les autres un a priori de confiance tout en sachant que, comme son maître, un tel risque le fragilise.

- La bienveillance est la lucidité humble de celui qui sait bien qu'il ne sait pas tout et qu'il n'a pu tout voir des agissements de son prochain.

- La bienveillance est la lucidité aimante de celui qui n'enferme pas l'autre dans sa faute mais qui n'a de cesse de trouver matière à le relever.

**« Il n'y a pas de bienveillance sans pardon. »**

- La bienveillance est la lucidité fraternelle de celui qui se refuse à parler dans le dos de l'autre mais qui se risque à un face-à-face.

- La bienveillance est la lucidité évangélique de Celui qui ose un « moi non plus je ne te condamne pas ». (Jean 8, 11)

Ceux qui disent : « On ne peut aimer tout le monde. C'est au-delà de nos forces » ont bien raison. Mais les chrétiens, sans jouer à plus malin, disent qu'il y a plus fort que la raison. On appelle cela la grâce. Aucun d'entre nous n'a besoin de Dieu pour être malveillant ou indifférent. Il suffit de laisser agir le Malin en nous. En revanche, personne ne peut se passer de Dieu pour devenir bienveillant.

La malveillance est dans la logique contemporaine du risque zéro ! Elle nous protège sous la plus dure des carapaces : la dureté de notre jugement sur l'autre. À l'inverse, la bienveillance nous expose en nous faisant courir un risque évident. La lucidité fait partie du discernement évangélique. Elle est nécessaire, mais elle ne nous protège pas contre tout. Il s'agit, ici comme ailleurs, de ne pas entretenir l'illusion contemporaine de « l'assurance tout risque », mais de rechercher une plus lucide maîtrise du risque.

Si la haine ou le mépris endurecissent, l'amour quant à lui fragilise. La bienveillance est du côté de l'amour.

## ET POUR NOS COMMUNAUTÉS...

Nous avons tous besoin de nous entraîner ! Et si cela nous semble au-dessus de nos forces, il nous revient une fois encore d'être suffisamment humbles pour demander et redemander la grâce d'un tel « art » de vivre à la manière de Dieu. C'est pourquoi je laisse le tout dernier mot au vieux Paul qui termine sa prédication aux Colossiens en les exhortant ainsi : « Que vos propos soient toujours bienveillants, relevés de sel, avec l'art de répondre à chacun comme il faut. » (Col 4, 6) Alors, n'oublions pas le sel !

Guy LESCANNE, ptre  
Signes d'aujourd'hui, no 186.

Noël

**Dans les ténèbres et le chaos d'une société qui ne croit qu'à la force, la violence, la guerre, Noël, c'est le renversement des valeurs. « Dieu-avec-nous » dans un Enfant ! Sommes-nous prêts à nous risquer avec lui dans cette aventure, seule capable d'inverser la spirale infernale du mal ? C'est cela Noël ! Et se lèvera sur le monde une grande Lumière !**

Signes d'aujourd'hui, n. 187

# La tendresse de Dieu

Sœur Claire Haffner

□ *L'auteur est membre de la Communauté des Béatitudes, en France et collaboratrice à Radio-Galilée, à Québec.*

**À** l'époque actuelle, les mots que nous employons sont tellement galvaudés que nous ne savons plus ce que recouvrent les termes de tendresse, amour, miséricorde, patience qui décrivent notre Dieu. Retournons donc à la source, la Bible, pour retrouver leur signification véritable.

Qui est donc ce Père qui se dévoile à Moïse comme « *Éternel Dieu miséricordieux, compatissant, lent à la colère, riche en bonté, en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la rébellion, le péché mais ne tient pas le coupable pour innocent, qui visite* (pakad souvent traduit par « punir » signifie aussi « visiter » en hébreu. Il est employé pour la visite de Dieu à Sarah, qui la guérit de sa stérilité et la rend féconde) *l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération.* » (Ex 34.5-7)

Cette traduction fait justement la place à la miséricorde et à la tendresse du Père : l'Éternel « visite » les enfants et les enfants des enfants pour les guérir des conséquences des péchés de leurs parents, car « *les enfants ne mourront pas à cause des péchés de leurs pères.* » (Dt 24.16)

Dieu qui se dévoile ainsi à Moïse est ce Dieu qui « *a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par Lui.* » (Jn 3.16-18)

Patience, tendresse, miséricorde, font partie de l'amour et n'ont rien en commun avec la « tolérance » car Dieu dit à l'homme : « *Tu ôteras le mal du milieu de toi* » (Dt 22.21), et le psaume 97 chante : « *Vous qui aimez l'Éternel, laissez le mal.* »

## Comment s'exprime la tendresse de Dieu ?

Par sa patience envers sa Création : « *Je suis avec l'homme contrit et humilié, pour ranimer les esprits humiliés, et les cœurs contrits. Je ne veux pas contester toujours, ni garder une éternelle colère quand devant Moi défont les esprits et les âmes que J'ai faites...* (Isaïe 57.15-17) Et encore : « *Le rebelle a suivi le chemin de son cœur, J'ai vu ses voies, et Je le guérirai, Je lui servirai de guide et Je le consolerais, lui et ceux qui pleurent avec lui, Je mettrai la louange sur ses lèvres.* » (Isaïe 57.17-18)

Dieu est patient : Il laisse à l'homme le temps du repentir et du retour. Le temps de comprendre qu'il lui faut changer de vie et revenir afin que Dieu puisse exercer sa Miséricorde en pardonnant. « *Mon fils était mort et il est revenu à la vie.* » (Luc 15.32)  
Zacharie, père de Jean le Baptiste, prophétise :

*« Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, Il visite et rachète son peuple, Il nous suscite une force de salut, dans la maison de David son Serviteur, comme Il l'avait dit par la bouche de ses saints Prophètes des temps anciens, Sauveur qui nous arrache à nos oppresseurs, aux mains de tous nos ennemis. Amour qu'Il scellait avec nos pères, et mémoire de son Alliance Sainte, serment juré à notre père Abraham de nous donner qu'affranchis de la crainte et délivrés de tous nos oppresseurs, nous Le servions dans la justice et la sainteté, devant sa Face tout au long de nos jours. Et toi petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut, tu marcheras devant la Face du Seigneur pour préparer ses chemins, pour donner à son peuple la connaissance du salut par le pardon de ses péchés, grâce aux entrailles de la miséricorde de notre Dieu grâce à laquelle le Soleil Levant vient nous visiter, Lumière d'en haut pour ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort et pour conduire nos pas dans le chemin de la Paix. »*  
Dieu va s'entêter à accomplir notre salut par amour. « La Gloire de Dieu est l'homme vivant et la gloire de l'homme est la vision de Dieu. » (St Irénée) Or Dieu proclame « *Ma Gloire, je ne la laisserai pas à un autre* » (Isaïe 42.8), « l'autre » est « *le menteur homicide dès l'origine.* (Jn 8.44)

Après leur péché, Adam et Ève vont cacher leur honte. Dieu lance un cri d'angoisse paternelle : « où ? » L'original hébreu ne dit pas « où es-tu ? », mais « où ? » Le Créateur sait où se cache le couple créé à son image. Il ne le cherche pas physiquement. Il veut le provoquer au repentir.

Adam avait pour mission de « *garder le jardin* », ce qui incluait son épouse qu'il a laissée seule affronter le « serpent ». Le premier péché est un péché d'omission qui va entraîner une série de désastres : Ève, seule, se laisse séduire.

L'Éternel-Dieu crie « Où ? », en hébreu « *eikha* », qui signifie aussi « Hélas », nom hébreu du livre des Lamentations.

La tradition juive relie ces deux « cris » qui traduisent les « larmes » du Père qui constate que le péché a bouleversé l'œuvre de sa Création. Jérémie pleure sur Jérusalem profanée par les païens, symbole de l'œuvre d'amour de Dieu profanée par le péché.

Où-Hélas !!! Hélas, que peux-tu faire loin de moi ? Où, dans quelles ténèbres vas-tu errer ? Dieu lance un cri d'amour et d'angoisse. La porte de la miséricorde est ouverte par ce cri ! Que serait-il arrivé si Adam et Ève s'étaient jetés aux « pieds » de leur Créateur, reconnaissant leur faute et demandant pardon de leur rupture d'alliance ? Un festin de noces et une alliance renouvelée, certainement, puisque ainsi se déroule le récit de Jésus et que Jésus fait tout ce qu'Il a vu faire chez son Père. (Jn 5.19-20)

## **L'homme ne comprend pas**

Dieu essaye encore : « *Qui t'a appris que tu étais nu ? Aurais-tu mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ?* » (Gn 3.11) L'homme tombe plus bas : Au lieu du repentir, il accuse « la chair de sa chair » et Dieu de l'avoir mise auprès de lui. Ève accusera le serpent mais elle avoue : « *Le serpent m'a séduite et j'ai mangé* ».

Dieu ne retire pas son amour. Il ouvre la porte de l'Espérance du Salut par l'intermédiaire de la Femme en annonçant au serpent : « *Je mettrai la haine entre toi et la femme, sa descendance t'écrasera la tête et toi, tu l'atteindras au talon* » (Gn 3.15)

Ensuite, l'homme et la femme sont chassés du paradis et condamnés à se battre pour vivre, en conséquence de leur faute. Dieu manque-t-il de tendresse ? Non, il traite l'homme en fils. L'homme était invité à gérer la Création et à vivre en rendant un culte filial à Dieu par et dans son travail (culte, travail, service : le même mot en hébreu) pour « sanctifier » son Nom et proclamer sa Sainteté. Le péché a rendu ce travail pénible dans une nature devenue hostile, mais la porte de l'amour paternel est ouverte.

« *Lekh Lekha Abraham* » : « *Viens vers toi-même Abraham* », ou « *Viens pour toi* » dit Dieu à Abraham (Genèse 12.1 hébreu). *Redeviens ce que tu es ! Mon fils !* « *Ne crains pas, Je serai ton bouclier* » (Gn 15.1) « *Marche en ma présence et sois parfait* » (Gn 17.1)

Le Père recommence, et recommencera sans cesse à partir d'un reste, dans la volonté déterminée de sortir l'homme de ses ténèbres et de le sauver, en lui donnant les commandements qui vont être la lumière de ses pas et « le chemin vers une vie réussie ». (Benoît XVI)

Toute la Bible développe cette tendresse de Dieu et la relation tumultueuse du Peuple d'Israël avec son Dieu, nous montre que Dieu lui propose sans cesse la bénédiction sans lui cacher les conséquences de ses péchés. Dieu aime Israël et ne reprend jamais son Amour ni ses dons. (Rm 11.29)

L'Amour est exigeant ! Dieu reedit sans cesse à Israël qu'Il n'épargnera rien pour le sauver, qu'Il lui enlèvera « *le bâton du pain* » (Ez 4.16) pour qu'Israël comprenne que « *l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toutes les paroles qui sortent de la bouche de Dieu* » (Dt 8.3). Il l'enverra en exil puisqu'il pêche mais l'envoi en exil contient la promesse du retour ! (Dt.4.27-31). L'enfant qui a faim, et aimerait se nourrir des caroubes que mangent les cochons, se souvient que « *chez mon père, les ouvriers mangent à leur faim* ». (Luc 15.11-32)

## **Dieu l'a promis, il nous suffit de revenir vers Lui**

« *On n'entendra plus parler de violence dans ton pays... L'Éternel sera ta lumière pour toujours, Ton Dieu sera ta gloire, ..., les jours de ton deuil seront passés, il n'y aura*

## MERCI

**U**n petit mot de rien du tout. Un petit mot que nous avons les uns et les autres, appris tout enfant, sachant fort bien ce qu'il fallait répondre quand « une grande personne » nous demandait : « Alors... qu'est-ce qu'on dit ? »

Mais les enfants, ça grandit. Et comme bien d'autres enfants gâtés, il peut nous arriver d'être gagnés par une sorte de fatigue. Je veux parler de ces mauvaises fatigues, celles des enfants repus, qui ne se rendent même plus compte des chances qu'ils ont à force de « vivre avec ». Alors ils sont blasés, se traînant péniblement de grâces en grâces, oubliant de dire merci, tout en égrenant sur le chemin, parfois entre les dents, ou pire, à l'intérieur d'eux-mêmes, sans mot dire, un chapelet de récriminations et de regrets. Le mot de Dieu que je veux vous partager aujourd'hui est fort simple : merci. Et j'ajoute : il est grave de pas ou ne plus savoir le dire. C'est "grave" car l'ingratitude est une très sérieuse maladie de l'âme.

### QUAND JÉSUS PLAINT LES RICHES

« Malheureux, vous les riches ! » (1) Une telle formule, dure, dans la bouche de Jésus, n'est vraiment pas à entendre comme une malédiction, mais bien comme une plainte. Jésus, en effet, plaint celui qui est "plein aux as" au point de n'avoir plus rien à demander à personne, et, par contrecoup, au point de n'avoir jamais à dire merci à personne. Mais attention aux erreurs de diagnostic ! La

maladie de l'ingratitude n'est pas comparable à un rhume. Il conviendrait davantage de chercher du côté « crise de foie », la maladie de ceux qui ont du mal à accueillir en eux ce qui pourrait les nourrir, parce qu'ils mangent trop ou mal. Les riches sont malheureux parce qu'ils sont trop "lourds". Tant de choses leur pèsent. Ils en ont alors mal à la tête et ne peuvent plus rien savourer. Il arrive même que tout les dégoûte.

D'ailleurs cette « crise de foie » n'est-elle pas plutôt « une crise de foi » ? Je me demande en effet si les ingrats ne sont pas des mal-croyants. Le croyant n'est-il pas celui qui reconnaît que rien de ce qu'il a, rien de ce qu'il est ne vient de lui ? Or l'ingrat a bien du mal à reconnaître ce qui a été donné. Comment peut-il être alors reconnaissant, au double sens du terme :

- Il ne sait pas non plus relire sa vie afin d'y reconnaître la trace de l'amour d'un Autre.

- Il ne reconnaît plus, c'est-à-dire qu'il ne voit plus tout ce qu'il reçoit. Il en oublie alors « reconnaissant » au deuxième sens du terme : l'ingrat ne se rend plus compte et ne sait pas ou plus dire merci pour tous les cadeaux qu'il a reçus.

Écoutant Jésus parler des riches qui sont à plaindre, je pense bien sûr à ceux qui ont un compte en banque si bien garni qu'ils n'ont jamais besoin de tendre la main à personne; je pense à ceux qui se mettent à table sans jamais avoir pris le temps d'avoir faim. Mais, aujourd'hui, je pense d'abord à nous. Nous qui avons reçu tant de grâces. Ne risquons-nous pas, au moins à certains jours, de ressembler à ces riches, aveuglés par leurs richesses dont nous parle l'Évangile ? Repensez donc à celui qui n'a pas su reconnaître Lazare. (2)

- Nous risquons si vite, comme d'autres chanceux, de nous habituer aux grâces qui nous sont offertes et d'être alors aveuglés par l'habitude...

- Nous risquons ainsi de ne plus nous rendre compte de la chance que nous avons de pouvoir être d'Église, de ce qui fait de nous des héritiers...

- Nous risquons de ne plus nous rendre compte de ces petites merveilles que peuvent être les rencontres fraternelles quotidiennement possibles avec d'autres...

Il y aurait tant d'exemples à donner ! À chacun de nous de poursuivre comme il se doit une telle énumération de toutes les richesses de sa vie... ordinaire.

## **QUAND HABITUDE RIME AVEC LASSITUDE**

Prenons garde ! L'habitude, quand elle rime avec lassitude, – il faut parfois bien peu de temps pour « s'habituer » ainsi – peut nous faire transformer ces grâces, ces cadeaux en... droits. Au début de la

vie monastique, du ministère presbytéral, les premiers mois après un mariage, une naissance... on s'émerveille, et l'on est même parfois intimidé par ce qui nous est offert. Le fameux "état de grâce" des débuts. « Pourquoi moi ? Pourquoi cette chance ?... »

Puis on « s'habitue » et on s'installe en « propriétaire ». Alors puisque nous avons droit « à tout cela », nous sommes enclins à... moins nous émerveiller, puis à... ne plus nous émerveiller du tout. Qu'on ne s'étonne pas alors s'il nous arrive de ne plus trop savoir bien dire merci, de ne plus trop penser à dire merci, pas plus à nos frères qu'à Dieu. Quand on perd le goût de dire merci aux autres, on risque fort en effet de ne plus savoir ou de ne plus penser à dire merci à Dieu. Et il peut être alors bel et bien question d'une crise de la foi ! Que nous soyons ou non formellement des « pratiquants » de l'Eucharistie quoti-

dienne, nous ne mettons plus alors effectivement l'Eucharistie au cœur de nos vies.

Ainsi, quand les grâces sont devenues des droits, nous voilà bien prompts à récriminer le jour où nous ne retrouvons pas ce qui nous est dû. Le jour où le silence est quelque peu troublé... on ne peut plus prier ! Le jour où le temps libre est quelque peu écorné parce qu'une demande de coup de main nous donne l'occasion de partager avec l'autre un peu de sa charge... on n'a plus le temps de faire la nôtre. Le jour où le prédicateur est moins en forme... on ne peut plus écouter. Le jour où nos amis ne sont pas aussi disponibles que nous le souhaiterions, on ne peut plus avancer. Le jour où

**« Nous  
risquons  
si vite de  
nous  
habituer  
aux  
grâces qui  
nous  
sont  
offertes. »**

nos compagnons de route sont plus gamins, plus râleurs ou plus paresseux qu'il convient... on risque fort de baisser les bras.

Là encore vous pourriez comme moi allonger la liste. Attention ! Quand la grâce devient un droit, la récrimination risque fort de prendre toute la place, y compris celle du "merci". Nous sommes bien alors les dignes successeurs de ce peuple à la nuque raide qui ne cessait de récriminer dans le désert. (3)

### **QUELQUES CONSEILS EN PASSANT**

Un premier conseil sous forme d'appel. Quand nous avons quelque chose contre quelqu'un, ne le critiquons pas par derrière. C'est une des pires lèpres que je connaisse, y compris dans la vie de l'Église. Non, allons le trouver ! Et, avant de lui dire en face ce que nous avons à lui dire, les reproches que nous pensons devoir lui faire, demandons-nous si nous n'avons pas en même temps, et peut-être pour le même événement qui suscite notre énervement ou notre réprobation, des raisons de lui dire merci. Ce n'est pas une manière habile de faire passer la critique, mais c'est, je le crois, une manière évangélique de vivre l'ensemble de notre vie, en reconnaissant... reconnaissant ce qui est bon comme ce qui est mal... reconnaissant, en sachant dire merci comme il convient.

Deuxième conseil ! Apprenons donc à conjuguer le verbe « remercier » au présent. Trop souvent, et c'est bien dommage, il nous faut attendre un séparation ou une épreuve pour découvrir la grâce de l'année précédente, la beauté de la profession, du service, du ministère que l'on vient de quitter ou la sympathie des amis qui ne sont plus à nos côtés. Sans doute est-ce parce que nous sommes trop sensibles à l'humeur du temps qui nous enferme dans l'instant, mais peut-être surtout parce que nous sommes trop préoccupés de nous-mêmes, trop peu décentrés...

Ce faisant, il ne s'agit pas d'abord d'acquérir un certain nombre de vertus, mais d'apprendre ensemble à se mettre à sa suite. Les Évangiles nous donnent si souvent à voir le Christ et à l'entendre comme un « remerciant ». « Je te rends grâce, Père... » Apprendre humblement à prier comme Lui, à nous couler dans sa prière, à commencer par sa prière eucharistique. La "grande prière" de Jésus, l'Eucharistie, l'action de grâce. Apprendre de son Esprit à être davantage tourné vers les autres et le Tout Autre que vers nous-mêmes.

Guy LESCANNE ptre

- 1- Luc 6, 24 2
- 2- Luc 16, 19-31
- 3- Nb 14,1-9, Ps 106 (105) 23.25... etc.

Signes d'aujourd'hui, no. 184.

**« Joyeux Noël et heureuse et sainte année 2007  
à tous nos lecteurs et lectrices ! »**

# La Justice de Dieu

**Gilles Routhier, ptre, associé.**

Professeur de théologie, Université Laval

**M**alheureusement, on n'en a jamais fini de se défaire des images de Dieu qui ne sont que la projection - au ciel - de notre propre monde. Ainsi en est-on venu à parler de Dieu comme celui qui rend justice, i.e. qui rend à chacun ce qui lui est dû. On n'en a jamais fini de convertir nos représentations et notre langage qui est si impropre à parler de Dieu qui nous demeure souvent inconnu et si étonnant. Nous sommes tout autant surpris que les « ouvriers de la première heure », embauchés de bon matin, qui ont supporté le poids du jour et de la grosse chaleur, et qui, le soir venu, reçoivent autant que ceux qui n'ont travaillé qu'une heure à la vigne (Mt 20). En matière de justice, ce maître nous désarçonne. Nos mentalités ont été à peine évangélisées, si bien que nous sommes, devant Dieu, comme le pharisien et le publicain (Lc 18). L'un et l'autre pensent que Dieu rend à chacun suivant son dû. Aussi, le premier, qui se déclare juste, fait étalage de ses œuvres, pensant qu'il sera récompensé sur la base de son mérite. Le Dieu juste devrait le récompenser de sa bonne conduite. Le collecteur d'impôt, quant à lui, regrette de ne pouvoir mettre en évidence ses œuvres. Il n'a rien à faire valoir pour s'assurer la bienveillance de Dieu. Toutefois, l'un et l'autre – comme tous les auditeurs de la parabole – se trompaient au sujet de Dieu, nous dit Jésus, car c'est le publicain, le pécheur, «qui redescendit chez lui **justifié** et non l'autre.» Erreur de justice ? Errements du jugement ? – Pas du tout. C'est simplement que l'on s'était trompé sur la justice de Dieu qui est juste lorsqu'il justifie, i.e. lorsqu'il fait grâce, lorsqu'il fait miséricorde. Ce n'est pas nous qui sommes justes, c'est lui qui nous rend justes. Nous n'avons rien à faire valoir, nous ne méritons pas d'entrer dans le royaume. Nous sommes endettés par-dessus la tête, "renchaussés" de dettes comme ce serviteur de la parabole qui devait dix mille talents, soit le salaire de 60 millions de journées de travail (Mt 18). Nous sommes des débiteurs insolubles et le maître nous justifie en nous remettant notre dette. Il en va ainsi du Royaume des cieux...

Comment se fait-il que les prostituées et les collecteurs d'impôt précèdent les grands prêtres et les anciens du temple dans le Royaume ? Est-ce en raison de leur métier ? De la faiblesse du juge ? Pas du tout, justement : c'est qu'ils crurent et se convertirent, i.e. se tournèrent avec confiance vers le Fils, l'Élu, mirent leur espérance en lui et écoutèrent sa Parole. Voilà le jugement de Dieu.

Jésus n'en finit pas de désarçonner ses auditeurs qui caricaturent Dieu en faisant de lui un justicier à notre manière. Il déboulonne cet idole du « Dieu juste » que l'on se fabrique et, sans cesse, il ruine cette représentation trompeuse et païenne. Il annonce la grâce offerte à tous, non sur la base du mérite, mais qui ne peut être reçue que dans la foi. C'est pourquoi beaucoup de publicains et de pécheurs prenaient place à table avec Jésus lors de repas, signes avant-coureurs du Royaume de Dieu et qu'il se trouvait dans le groupe de ses disciples des publicains qui n'avaient sans doute pas les mains

nettes, pas plus d'ailleurs que la conscience (Mt 9 et 10). Cet ami des publicains et des pécheurs (Mt 11) n'a pas cessé de scandaliser ceux qui pensaient mériter le salut en raison de leur bonne conduite, ceux qui étaient sûrs de leur droit qu'ils pourraient faire valoir devant le Dieu juste et non devant le Père des miséricordes. En effet, même dans l'Ancien Testament, la justice de Dieu n'est jamais associée à sa colère, mais à sa miséricorde.

Yahvé est justice et pitié  
Notre Dieu est miséricorde. (Ps 116, 5)

La justice de Dieu apporte le salut; elle conduit à la vie. La justice de Dieu fait droit aux pauvres et aux petits.

Avec justice, il jugera le petit peuple,  
Il sauvera les fils des pauvres  
Il écrasera leurs bourreaux. (Ps 72, 4)

Jugez le faible et l'orphelin;  
Au malheureux et à l'indigent rendez justice;  
Rendez la liberté au faible et au pauvre;  
De l'étreinte des impies délivrez-le ! (Ps 82, 3-4)

Contre ses amis qui l'accusaient, déjà Job avait compris que tout ce qui nous arrivait n'était pas un châtement de Dieu en raison du mal que nous avons commis. Il ne pouvait pas comprendre son malheur dans le strict cadre de la rétribution. Il était devant un mystère plus grand. De même, Paul comprend que la justice des œuvres (Rm 9 et 10) ou la justice provenant de l'observance de la loi ne procure pas le salut. Toute sa conversion se joue là-dessus, lui qui oppose deux systèmes de justification (Ga 2). Nous sommes rendus justes (justifiés) en raison de la bienveillance divine et moyennant la foi en cette miséricorde. Dieu montre sa justice lorsqu'il manifeste sa miséricorde, nous donne sa paix, son salut. Et nous, vingt siècles plus tard, nous avons encore à nous convertir, à croire en la bienveillance de Dieu et, comme ce débiteur insolvable à qui on a beaucoup remis, remettre à notre tour les dettes à ceux qui nous doivent : remets- nous nos dettes (nos offenses) comme nous-mêmes remettons à ceux qui nous ont offensés. N'est-ce pas là notre prière de chaque jour ?

**Le chemin de Dieu – Souvent on cherche Dieu dans des choses extraordinaires ou bien on le cherche sur la pointe des pieds. Dieu n'est pas dans les nuages, il n'est pas dans des tas de prières à dire ou des choses à faire. Dieu n'est pas non plus dans le permis et le défendu comme on l'a longtemps fait croire : si la Bible nous met en garde contre telle ou telle conduite, c'est pour nous indiquer le chemin de vie et nous garder du chemin de mort. C'est vraiment au cœur de nous-même, de la vie et de la relation aux autres, que Dieu nous attend et nous guette. ( Mère Marie-David Giraud, abbesse bénédictine de Jouarre, France.)**

# SILENCE

**P**as facile, pour de multiples raisons, de faire silence ! Et pourtant la parole de Dieu ne cesse de nous y inviter. Pourquoi une telle insistance ?

## IL Y A SILENCE... ET SILENCE

Même pour les plus "habitués" parmi nous à ce genre d'exercice, il n'est souvent pas très facile d'entrer dans le silence. D'autant plus que nous savons bien, ou pour le moins nous pressentons, que le silence peut être une grâce comme il peut être une impasse. S'il est des silences qui ouvrent le cœur et l'esprit, nous savons bien qu'il en est qui entretiennent nos replis et nos fermetures. Il est en effet des silences « à mains ouvertes », et c'est alors une grâce, et il est des silences « à poings fermés », et c'est alors une impasse.

- Silences à poings fermés que ces temps que nous pouvons subir en les occupant à des futilités pour « passer le temps » comme on dit, pire, pour « tuer le temps ».

- Silences à mains ouvertes que peuvent être ces mises en disponibilité de notre être pour savourer le temps et non le

laisser couler, pour faire vivre le temps et non le tuer.

- Silences à poings fermés que ces temps où nous sommes à ce point préoccupés de nous-mêmes que nous sommes comme emmurés et que nous devenons profondément indisponibles à tout accueil.

- Silences à mains ouvertes quand nous osons demander ces temps de silence, les demander humblement comme une grâce pour mieux accueillir tout ce qui nous est donné, jusqu'au plus intime de nous-mêmes.

Oui le silence est une grâce qui, comme toute grâce, ne s'impose ni par quelque intervention extérieure, ni à la force des poignets. Une grâce qui se demande et se reçoit comme un cadeau. En ce sens, le silence, il s'agit moins pour nous, semble-t-il, de "le faire" que de "l'accueillir".

## LE SILENCE AU SERVICE DE LA PAROLE... OU LA FINALITÉ DU SILENCE

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le silence est d'abord au service de la parole, au service de la rencontre. L'objectif n'est pas tant de "faire le vide" que de «faire le plein". Faire le vide en effet n'est pas un objectif, mais bien un moyen de mieux faire le plein. Se taire pour mieux entendre. Se taire, pour mieux

parler. L'économie de mots donne d'autant plus de poids aux mots. Sans être de grands spirituels, nous savons bien par expérience qu'il nous arrive trop souvent, à nous comme à d'autres, de nous payer de mots, parfois même de nous saouler de mots, de parler pour ne rien dire... ou ne pas dire grand-chose. Il nous arrive de

couper la parole à d'autres et d'avoir bien du mal à entendre l'autre..., ou même d'avoir bien du mal à entendre cette parole qui voudrait surgir au plus intime de nous-mêmes (1). Des mots futiles peuvent trop souvent encombrer nos rencontres comme nos pensées. Ils interdisent alors le surgissement de mots à la fois plus discrets et tellement plus forts. Oui, le silence pour faire surgir la parole, la vraie parole.

Vraie parole ! Nous touchons là un point sensible. Car la vérité, à certains jours, peut nous faire peur. Et d'être tentés alors de prendre la fuite devant ces paroles vraies qui se donnent à entendre au cœur du silence. Le silence est vraiment la voie royale pour faire la vérité, pour laisser parler l'Autre, Dieu, au plus intime de notre être. Il est la voie royale pour laisser Dieu nous rejoindre par les mots que son Esprit inscrit au cœur de notre cœur, pour éclairer notre vie, pour donner sens à notre histoire. Le silence est la voie royale pour laisser Dieu nous dire la vérité également par les mots des autres qui prennent d'autant plus de force qu'ils sont portés dans l'écrin du silence. Les mots de Dieu au cœur du silence : ceux de la Bible, en particulier. Comme ces passages de la Parole de Dieu qui « reviennent » plusieurs semaines ou plusieurs mois plus tard à la mémoire de notre cœur. Les

mots de Dieu ! Ne nous est-il jamais arrivé d'avoir peur de les entendre ?

Le silence peut nous donner d'entendre, enfin, des mots de Dieu enfouis dans notre mémoire. Vous savez ces mots, parfois anciens, mots prononcés un jour par l'un de ceux, l'une de celles que Dieu nous a donnés comme proches. Des mots qui reviennent paisiblement - et parfois violemment - à notre mémoire quand le silence justement permet à la mémoire de ne pas nous laisser enfermer dans l'instant, de ne pas échapper à notre histoire sainte. Le silence comme un écrin pour donner à des mots libérateurs de prendre chair.

C'est ainsi que le courage du silence peut considérablement - le mot n'est pas trop fort - favoriser une plus grande unité de notre vie, unité d'une vie mieux assumée dans toute l'épaisseur de son histoire. Le silence est bel et bien au service de la liberté spirituelle. C'est sans doute pour cela qu'une des techniques sectaires consiste à éviter autant qu'il est possible qu'un "espace" de silence puisse donner à ses adeptes le temps de réfléchir personnellement.

La liberté spirituelle ! Ne nous est-il jamais arrivé d'avoir peur de cette force libératrice de l'Esprit en nous ?

## **LE MALIN N'AIME PAS LE SILENCE... LES OBSTACLES AU SILENCE**

Le Malin n'aime pas le silence et il cherche par tous les moyens à nous en détourner. Voilà pourquoi il est si présent au désert, dans la vie de Jésus (2) comme dans la nôtre. Je crois qu'on peut parler de lui, Satan, comme d'un bavard bruyant et d'un « encombreur ». Il cherche par tous les moyens à susciter ou à soutenir un

désordre tant intérieur qu'extérieur (3). Il apprécie plus encore de réveiller en nous ces vieilles rancœurs ou ces futiles rancunes qui peuvent faire tant de bruit à l'intérieur de nous-mêmes.

Un des principaux obstacles au silence, c'est le désordre et le bruit. Le désordre

de nos lieux d'habitation comme de nos cœurs. Le bruit des mots et des musiques envahissantes. Mais, plus insidieusement, le désordre de nos suffisances plus encore que de nos insuffisances, de nos petites jalousies, de nos amertumes, de nos mensonges et de nos paresse... Ou encore, le bruit insidieusement assour-

dissant de nos animosités, petites ou grandes, à commencer par celles que nous entretenons sournoisement contre nous-mêmes. En ce sens, le silence est un combat difficile, ne nous y trompons pas. Et ne nous trompons pas de chemin quand nous désirons l'emprunter.

## **SE LAISSER CONDUIRE... OU LES CHEMINS DU SILENCE**

Le silence est un chemin sur lequel il importe de se laisser conduire. À la suite de Jésus qui, ne retenant pas jalousement le rang qui lui était donné, s'est laissé conduire au désert par l'Esprit (4).

Voilà pourquoi, chaque fois que cela est possible, il est bon de se laisser inviter et de se laisser déplacer « par l'Esprit » pour entrer dans le silence. Se déplacer pour adopter une autre posture qui manifeste notre désir de disponibilité. Se déplacer pour aller « ailleurs », au lieu de la rencontre. Se déplacer surtout pour nous aider à nous désencombrer de toutes nos installations, installés que nous pouvons être dans nos petites habitudes, nos petites certitudes, nos petites vertus, nos petites médiocrités.

Le silence est un chemin de « désinstallation » sur lequel il importe de se laisser conduire, de se laisser inviter. On n'entre pas en silence par effraction mais bien à la suite d'une invitation. Invitation du Seigneur ou de la part du Seigneur.

- Invitation du Seigneur qui nous appelle à la confiance. Confiance en Lui quand Il nous révèle que c'est dans «le bruit d'un silence tenu » (5) qu'il se donne à reconnaître, que c'est au désert qu'il veut nous conduire pour nous séduire (6).

- Invitation de la part du Seigneur grâce aux médiations, bien imparfaites, qu'Il a choisies dans notre histoire. Médiations des femmes et des hommes qu'il a mis sur notre route. Médiation de la Tradition qui nous redit depuis des siècles la fécondité d'une telle confiance, d'un tel abandon entre les mains de Celui qui peut seul nous libérer de toutes nos peurs... y compris la peur du silence.

### **Guy LESCANNE**

1- Voilà, entre autre, une bien belle définition de ce que peut être un temps de prière personnelle ou une retraite: un espace de silence où peut surgir la Parole de Dieu, son appel, au plus intime de nous-mêmes.

2 Mat. 4, 1-11

3 Mat. 12, 43-45

4 Marc 1, 12

5 Roi 19,11-13

6 Osée 2, 16

# La miséricorde : une manière de vivre

Richard Guimond, o.p.



**C**hez les Dominicains, lors de la profession religieuse, le prier provincial du futur profès, ou son remplaçant, pose une question : « Que demandez-vous? » Le profès répond : « La miséricorde de Dieu et la vôtre ». Cette réponse est magnifique; elle nous dit l'assurance que la miséricorde fait partie du projet de vie religieuse, dans une ambiance de fraternité qui ne devrait jamais nous manquer. C'est une question d'amour. Le supérieur poursuit le dialogue : « La miséricorde, le Seigneur vous la donne » et le prier provincial, ou son remplaçant, déclare qu'on fera tout son possible pour que la miséricorde devienne une manière de vivre.

Cette manifestation de miséricorde n'est pas qu'un geste formaliste : il est après tout une sorte de contrat. Moi qui suis religieux, vous qui l'êtes, nous appartenons à un regroupement de miséricorde. Nous sommes des gens de miséricorde. Que faisons-nous de cette miséricorde ? Elle est un chemin de vie. Elle est un renouveau. Elle est créatrice d'une nouvelle situation d'existence. Il arrive cependant que la miséricorde communautaire dans les communautés et les instituts religieux n'est pas toujours activée. Il ne s'agit pas d'un laisser-faire, mais plutôt d'une manière compatissante d'intervenir. Il faut voir à cela. La miséricorde bien vécue est comme une clé qui ouvre les portes de la fraternité. Dans nos vies respectives, n'avons-nous pas expérimenté cette grâce du bon retour ? Que de merveilles de changement n'a-t-on pas vécues ! Nous oublions trop la force rénovatrice de la miséricorde.

## la Bible et la miséricorde

La miséricorde est exprimée, dans la Bible, par deux termes en hébreu. Le

premier terme exprime l'attachement instinctif d'un être à un autre. Le terme (*rahamin*) nous redit la tendresse qui se traduit par des actes de compassion à l'occasion d'une situation tragique ou du pardon des offenses. Le second terme (*hèséd*) désigne la relation qui unit deux êtres et implique fidélité. La miséricorde n'est plus seulement l'écho d'un instinct de bonté, mais une bonté consciente, voulue : elle est même réponse à un devoir intérieur, fidélité à soi-même.

Les traductions françaises des mots hébreux et grecs oscillent de la miséricorde à l'amour, en passant par la tendresse, la compassion, la bonté. Du début à la fin de la Bible, Dieu manifeste sa tendresse à l'occasion de la misère humaine. À son tour, l'être humain doit se montrer miséricordieux envers son prochain, à l'imitation de son créateur. (cf. *Vocabulaire de théologie biblique*, éd. du Cerf, Paris, 1971)

## la barbarie ou la démocratie

« Ce que Dieu veut, c'est la miséricorde ». Dieu va progressivement éduquer son

peuple. Dieu exige que sa tendresse soit aussi en retour une tendresse humaine. La miséricorde n'est pas toujours naturelle à l'humain. On connaît le slogan « l'homme est un loup pour l'être humain ». Dieu condamne les païens qui étouffent la miséricorde. L'éducation à la miséricorde est loin d'être achevée. La guerre étouffe la miséricorde, la compétition commerciale et sportive, la race, la vengeance, la rancune. La société actuelle contribue à étouffer la miséricorde. Comme l'a écrit Albert Jacquard, « il s'agit... d'insérer l'essentiel de son existence dans le processus de la concurrence, de la compétition, où les maîtres mots sont rentabilité et victoire du meilleur. L'objectif affiché est de devenir un "gagnant". Comme si un "gagnant" n'était pas, par définition, un producteur de perdants... En nous présentant cette attitude de combat permanent de chacun contre les autres, comme une conséquence nécessaire de la lutte pour la vie qui s'impose à tous les êtres vivants, les économistes ont enfermé les hommes d'aujourd'hui dans une logique aboutissant à l'échec final de tous ». (A. Jacquard, *J'accuse l'économie triomphante*, éd. Calmann-Lévy, 1995, p. 64) En dernier paragraphe de ce livre, Albert Jacquard évoque deux aspects : la domination de quelques-uns sur la multitude des démunis et la recherche de l'égalité entre les membres de l'espèce qui pourront se sentir chez eux partout sur la terre des hommes. Un choix est à faire entre ces deux manières de vivre : la barbarie ou la démocratie.

### **la miséricorde, chemin vers la bonté**

J'aime évoquer la parabole de l'enfant prodigue, une manifestation de la réalité de la conversion, dont le Pape Jean-Paul II nous entretient dans sa deuxième

encyclique du 30 novembre 1980. Il s'agit, selon Jean-Paul II, de la réalité de la conversion qui est l'expression la plus concrète de l'œuvre de l'amour et de la présence de miséricorde dans le monde humain. Le texte de Jean-Paul II est vraiment une présentation très pastorale et qui nous illustre la miséricorde. Comme l'écrit le pape Jean-Paul II, « la signification véritable et propre de la miséricorde ne consiste pas seulement dans le regard, fût-il le plus pénétrant et le plus chargé de compassion : la miséricorde se manifeste dans son aspect propre et véritable quand elle valorise, quand elle promeut, et quand elle tire le bien de toutes les formes de mal qui existent dans le monde et dans l'être humain ». Voilà le message du Christ et la force constitutive de sa mission. C'est ainsi que les apôtres et les disciples comprenaient la mission.

La miséricorde s'est révélée comme une démonstration du dynamisme de l'amour qui est vainqueur du mal par le bien. Il faut que le visage authentique de la miséricorde soit toujours dévoilé à nouveau. Malgré bien des préjugés, la miséricorde apparaît comme particulièrement nécessaire pour notre époque. Il importe d'activer la miséricorde, de se mettre à l'œuvre le cœur sur la main. La mission des chrétiens n'est-elle pas de faire jaillir la bonté souvent sous les broussailles. La miséricorde ne cesse de porter son regard sur une vie à sortir de ses ornières. Il faudra que la mission dégage la bonté qui n'est pas si loin. Pour cela, les forces et l'ingéniosité devront faire corps pour faire surgir ce qui est de la bonne nouvelle enfouie. On sait, me semble-t-il, que l'humanité est encore une valeur et que la vie bonne et généreuse est encore appréciée. Quand on prend le temps de regarder le monde et de

circuler, on est amené à se dire : il y a encore du bon monde, il y a encore de la bonté et l'on y rêve. Et c'est le travail de la miséricorde qui accouche de la bonté et la fait renaître de terrains apparemment ingrats. Or, c'est le rôle des missionnaires de vaincre le mal par le bien. De mettre en travail la miséricorde et ses secrets : la tendresse qui se met à revivre, la compassion qui se fait proche de la vie et de ses drames, bref un amour du terrain surprenant.

### **la miséricorde : un amour désarmant**

Il y a un pari, dans notre tradition chrétienne : le pari sur l'amour, un pari tel qu'il en est désarmant. Plus fort que la haine et la violence, l'amour peut faire tomber les armes, briser les spirales des jugements sans appel, rendre impertinente l'escalade de la vengeance. On se souvient d'un propos évangélique pour le moins dérangent : « Souhaitez du bien à ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient. À celui qui te frappe sur une joue, présente l'autre. À celui qui te prend ton manteau, laisse prendre aussi ta tunique » (Lc 6,28-29). Voilà des gestes qui peuvent tout à fait déstabiliser. Présenter l'autre joue à quelqu'un qui vient de nous gifler ne relève pas de l'ordinaire. Ce qui est suggéré par Jésus peut être infiniment plus fort et provocant que toute la gamme des réactions qu'on peut offrir à qui nous malmène d'une manière ou de l'autre. Il n'y a que la folie de l'amour miséricordieux pour contrer la vengeance, le rejet et la condamnation. C'est la folie de la miséricorde qui lutte contre le mal par le bien. Le geste évoqué par Jésus symbolise plutôt toute attitude qui ne répond pas à la violence par la violence, au mal par le mal. Il y a des répliques douces, amoureuses, miséricordieuses, ainsi que

des silences qui peuvent être autrement plus désarmants que de tendre bêtement l'autre joue.

Il existe une éthique fondée sur le principe de réciprocité et nous renvoie à notre cœur. Un cœur habité par l'Esprit et la mentalité du Père miséricordieux. Un cœur imprégné de la Bonne Nouvelle. Un cœur contemplatif de l'amour de Dieu pour nous et des chemins qu'il nous propose. Un cœur en constant processus de conversion à celui qui nous entraîne et nous accompagne dans les passages de nos replis revanchards à l'ouverture confiante et à la douce force transformante des regards et gestes d'amour sans condition.

Dans le pardon du Père miséricordieux, je puis me découvrir à travers le regard confiant de Dieu. Et cette confiance que Dieu me déclare en dépit de mes manquements, de mes infidélités et de l'opinion que j'ai de moi-même peut constituer un formidable tremplin d'espérance. Dès qu'on se laisse transformer par le regard de Dieu en Jésus, ce regard, loin de nous ramener en arrière dans un passé obsédant, nous projette en avant. Nous sommes alors projetés vers l'avenir et non maintenus dans un passé au souvenir paralysant. Il y a une page toute neuve à écrire demain. Car j'accepte sur moi, sur ma vie, le regard de quelqu'un toujours prêt à me prendre par la main pour me faire franchir la frontière.

### **entrer dans le grand rêve**

Plus on parle de fraternité, plus il faut se méfier sans arrêt de la paralysie des colloques et des sermons. Bien sûr qu'on y devient extrêmement lucide sur ce qu'on devrait faire mais qu'on ne fait pas. Souvenons-nous du mot terrible de Raoul Follereau : « Congrès, commissions,

comités, vous jouez à la poupée avec la misère du monde ».

Le rêve d'un monde d'amour, d'une civilisation de l'amour et de la miséricorde, ne se concrétise que dans deux impératifs : vois large, mais bouge. Fais quelque chose là où tu es, avec ceux qui attendent ton amour. Les grands élans sombrent vite dans l'oubli et la passivité. Mère Teresa de Calcutta n'est devenue immense que le jour où elle a pris un mourant dans ses bras. Elle avait déjà le cœur immense. Encore fallait-il qu'elle fasse le premier pas dans l'aide très

réaliste de la miséricorde.

Tous les jours, les médias font de nous des spectateurs découragés : « C'est triste, mais ça me dépasse ». Ce genre de réaction risque de nous transformer insensiblement en déserteurs. La réalisation du Royaume ne s'accomplira que par Dieu, mais Dieu embauche des ouvriers. Dire trop vite « Je ne peux rien », c'est douter à la fois de l'employeur et de ce qui peut sortir d'un être humain, dès qu'il dit : « Me voici. Envoie-moi » (*Is 6,8*). Et le champ de la miséricorde pourra devenir une mystique, une passion, un jardin. □

---

### Comment savoir ce que Dieu attend de moi ?

- Tout d'abord, je ne sais jamais avec certitude ce que Dieu attend de moi, comme je sais que 2 et 2 font 4, ou que la terre est ronde, ou comme je sais ce que je vais faire demain parce que mon agenda me le dit. En ce qui concerne la volonté de Dieu, nous n'avons jamais une certitude de cette sorte. Ensuite je me demande si Dieu attend vraiment quelque chose de nous... Il n'attend certainement pas quelque chose de précis que je devrais déchiffrer dans un livre écrit à l'avance.

### **Pourtant, Dieu n'est pas indifférent aux décisions que nous prenons, il n'est pas absent de nos choix.**

- Toute l'Écriture nous dit son désir d'entrer en communication avec nous pour que nous puissions partager sa vie. La Bible parle d'une multitude d'hommes et de femmes qui ont fait une expérience de Dieu : expérience d'une présence qui les a transformés, les a rendus plus eux-mêmes, dynamiques, vivants, même à travers des épreuves traversées. Une présence qui les a ouverts et conduits à la rencontre des autres, dans les événements de leur existence, à travers des décisions qu'ils ont prises. Abraham, Moïse, David... Jésus non plus ne savait pas ce que Dieu son Père attendait de lui : il l'a découvert au fur et à mesure de son existence, par les rencontres, l'accueil des événements, les moments de prière que l'Évangile nous rapporte.

### **Cela veut-il dire que Dieu se préoccupe de nos décisions et nous laisse aussi entièrement libres ?**

- Le désir de Dieu, c'est que je puisse faire l'expérience de sa présence qui communique courage et force pour aller de l'avant et que, du coup, j'invente avec audace et créativité le chemin qui est le mien. En fait, je suis invité à croire que Dieu me fait confiance : il va m'accompagner dans les choix libres et responsables que je pose, et si ces choix sont pris en alliance avec lui, ils m'ouvriront aux autres, pour m'engager avec eux à faire de notre monde un monde un peu plus humain. Les modalités de cet engagement, c'est moi qui les décide, souvent avec le conseil et l'amitié de ceux et celles qui me connaissent, auprès de qui je peux être éclairé. Mais ce n'est pas écrit quelque part, parce que Dieu me fait confiance... □

**Sœur Odile Ribadeau Dumas, religieuse du Sacré-Cœur  
Panorama, septembre 2006, page 28.**

*« Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux. En vérité je vous le déclare, qui n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas. » (Marc 10, 14-15)*

Dans quelques jours, Noël ! Même si s'attache à cette fête un bon poids d'ambiguïté, elle est pour beaucoup de nos contemporains la plus belle fête de l'année. À commencer par les enfants. Qui pourra peser ces tonnes de tendresse qui vont entourer tant de petits la nuit et le matin du 25 décembre ?

Non, je n'ignore pas ceux qui - cette même nuit - seront tués, maltraités ou exploités. Je voudrais ne pas oublier ceux qui éprouveront plus durement encore la solitude ce soir-là. Mais je veux aussi prendre le temps de me réjouir, prendre le temps de rendre grâce à Dieu d'avoir mis tant d'amour au cœur des hommes et des femmes de toutes conditions.

Point n'est question de fermer les yeux sur la solitude et la pauvreté de trop de femmes, d'hommes et d'enfants, ici et ailleurs ! Mais que cela ne nous interdise pas de nous émerveiller devant le grand nombre d'associations, de groupes, de familles, de personnes qui viennent en ces jours tisser les liens de la solidarité. Puissions-nous avoir un regard d'enfant, un regard émerveillé, en voyant où en entendant parler de tout ce qui se vit ces jours-ci dans les hôpitaux, les prisons, les quartiers dits défavorisés grâce à la solidarité inventive des amis du Secours Catholique, des Petits Frères des Pauvres et de tant d'autres passionnés de l'Évangile en acte, chrétiens ou non.

Mais Noël n'est pas seulement la fête des enfants. Ce serait puéril pour un si grand événement. Noël est une fête pour tous, y compris ces vieux de cœur qu'il nous arrive trop souvent d'être.

- Vieux que nous sommes quand nous devenons des blasés à force de ne plus savoir nous émerveiller de ce qu'il nous est donné de voir et de vivre.

- Vieux que nous sommes quand nous laissons nos cœurs s'endurcir à force de ne plus savoir nous attendrir, à force de laisser insidieusement la dérision, le mensonge ou même parfois le mépris gagner du terrain en nous-mêmes. Trop de nos contemporains ne savent plus sourire simplement, ni pleurer, tout aussi simplement.

- Vieux que nous sommes quand nous ne savons plus faire confiance, risquer la confiance lucide. Confiance en Dieu. Confiance dans les autres. Confiance en nous-mêmes.

## REGARDEZ LES ENFANTS

Un enfant, s'il n'est pas trop vite abîmé, vieilli par la vie, ouvre tout grands les yeux sur les réalités les plus simples pour s'émerveiller. « Regarde, Papa, la neige qui tombe ! »

Un enfant, s'il n'est pas trop vite blessé par l'infidélité, fait simplement confiance

aux grands qui l'entourent. Seuls, en effet, les petits savent reconnaître que d'autres sont des « grands ».

Comme un enfant qui accepte de recommencer avec la fraîcheur et la spontanéité de celui qui n'est pas enfermé dans son passé. Comme un enfant qui s'est rendu coupable, mais qui sait bien qu'on lui pardonnera, pour s'excuser d'être si misérable, vient se jeter dans vos bras.

Un enfant, s'il n'est pas trop vite endurci, vieilli par la vie, se met à pleurer quand il voit d'autres souffrir. On voudrait aujourd'hui nous faire croire qu'il suffit d'attendre un certain âge pour pouvoir, sans dommage, regarder des films avec un cœur suffisamment endurci, et avoir alors la prétention de ne plus être touché par la haine, l'amour bafoué ou la violence déferlante sur les écrans. Je crains fort alors que ce soit une manière implicite de reconnaître que nous sommes des vieux quand nous ne nous interdisons pas de tels films. Noël est bien la fête de Dieu-fait-homme. Et il ne fait pas semblant. Il ne brûle pas les étapes. Dieu-fait-homme prend son temps. Il prend, sans raccourci, le chemin de l'histoire des hommes. Dieu-fait-homme commence, comme tous les hommes, par se faire tout petit. Noël, la fête de Dieu-fait-homme..., la fête de Dieu fait tout petit. Mystère que nous n'aurons jamais fini de comprendre, tant il vient bousculer toutes nos représentations mal-humaines de Dieu, nos mal-savantes rationalités sur Dieu.

**« Puissions-nous avoir un regard d'enfant, un regard émerveillé! »**

La vie de l'homme, tous les sages et les savants vous le diront, c'est l'histoire de son vieillissement. Qui oserait les contredire ? Chaque jour, chaque heure, chaque minute nous rapproche un peu plus de notre mort. Incontournable !

Et pourtant, voilà que l'événement de Noël vient renverser les perspectives : la vie de Dieu, c'est l'histoire de sa continuelle naissance. Une naissance au cœur de l'histoire des hommes. Une naissance jamais imposée, mais sans cesse proposée. Une naissance qui vient crier, aux vieux que nous sommes, que nous pouvons renaître. « En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître de nouveau, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. » (Jean 3, 3)

Nicodème ne s'y est pas trompé. Cette fameuse rencontre de notre Seigneur avec un notable juif que Jean nous raconte. Ce pharisien a bien pressenti un tel bouleversement quand, quelque peu inquiet, il interroge Jésus : « Comment un homme pourrait-il naître s'il est vieux ? Pourrait-il une seconde fois rentrer dans le sein de sa mère et naître ? » (Jean 3, 4)

Comme un enfant qui se laisse surprendre. Le Royaume de Dieu est si déroutant pour nos plans humains. Le moins que l'on puisse dire, c'est que cela commence mal pour Marie et pour Joseph. Ce n'est pas vraiment ce qu'ils avaient prévu. Et quand, dans la nuit ils ont cherché un endroit pour dormir, il leur a fallu une sacrée dose de confiance, d'obéissance dans la foi pour ne pas lâcher prise, pour ne pas se replier sur leur fatigue, pourtant bien légitime.

Regardez donc, quand les choses ne se passent pas comme nous les avons prévues, nous sommes si vite désarçonnés, grognons ou inquiets. C'est donc bien pour nous, pour notre conversion que Jésus place un enfant au milieu de nos communautés pour nous inviter simplement à la confiance. Comme un enfant, nous est-il dit, fait confiance.

« À cette heure-là, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux ? Appelant un enfant, il le plaça au milieu d'eux et dit : « En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez et ne devenez comme les enfants, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. » Mt 18, 1-3)

« Comme les enfants » ! Comme un enfant qui ne s'est pas encore laissé enfermer dans son passé, mais qui pressent bien qu'il a l'avenir devant lui.

Qu'on ne s'y trompe pas ! Noël ce n'est pas se souvenir avec nostalgie de son enfance ou d'un illusoire âge d'or de l'enfance de l'humanité. C'est renaître. Vivre Noël, c'est devenir cet enfant que nous sommes appelés à être, à être éternellement. Nous touchons ici un peu de ce qu'est l'éternité : cette vie d'enfants de Dieu. Une vie en Dieu faite d'émerveillement, de confiance et de tendresse. À Noël, chacun de nous, quel que soit son âge ou son passé, peut pressentir qu'il est invité à partager l'éternelle enfance de Dieu.

À la plupart des saintes et des saints, il a été reproché leur naïveté d'enfants quand ils ont osé entreprendre ce que des rationalités mal lucides n'osaient même plus imaginer. Si c'est vrai, ayons l'audace de demander la grâce de devenir des saintes, des saints !

**« Vivre Noël, c'est devenir cet enfant que nous sommes appelés à être. »**

On me dira alors qu'il n'y a que des saints bien illuminés et des enfants bien naïfs pour croire que la trêve de Noël est à prendre au sérieux. Et ils n'ont que trop raison ceux qui affirment que la trêve ne fait pas la paix. Et, une fois encore, je sais qu'en cette nuit de Noël 2006, il n'y aura pas que de la joie. Je le sais qu'il y aura bien des ruptures de trêve, y compris, sans doute, sur la terre de Palestine. Mais chacun à notre mesure, battons-nous, ne serait-ce que pour faire la trêve de nos mauvais combats.

La trêve fait espérer, et par là, elle ouvre du « possible ». Risquons ces trêves, y compris la trêve des mauvaises guerres que nous menons parfois contre d'autres, et trop souvent contre nous-mêmes - des « petites guerres » qui ne sont sûrement pas à confondre avec les vrais combats spirituels - pour laisser une meilleure place en nos coeurs à la petite soeur Espérance. □

Signes d'aujourd'hui, no. 187.

## *À la suite du Christ, s'abandonner entre les mains du Père*

**J**ésus adolescent, au milieu des docteurs, répond à ses parents angoissés : « Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? » (Luc 2, 49) C'est la toute première parole de Jésus dans l'Évangile de Luc. La dernière durant sa vie terrestre étant la prière d'abandon sur la croix : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » (Luc 23,46) Ainsi toute l'existence de Jésus, depuis l'époque enthousiaste de son adolescence jusqu'au drame terrifiant de sa passion, se déroule sous le signe de la volonté du Père. Pour moi qui suis prêtre et qui avance dans les eaux profondes de la maladie, il y a là une admirable invitation à me remettre toujours plus entre les mains du Père. (Luc 10,21; Luc 11,2; Luc 22, 42; Luc 23, 34; Luc 23, 46)

C'est à Xavier Thévenot (1) que j'emprunte cette si simple et forte méditation de l'Évangile. Contempler le chemin d'abandon de Jésus peut être en effet une belle manière de retracer l'histoire de toute sa vie ! Du début à la fin. De la rencontre du jeune adolescent avec les docteurs, en passant par les tentations, et jusqu'à l'adulte qui pressent sa mort prochaine, une même passion : réaliser la volonté du Père, s'abandonner en toute confiance entre les mains d'un Autre.

Mais une telle soumission à la volonté de Celui qu'on aime n'est peut-être pas à contempler uniquement dans la relation Fils-Père, mais aussi dans la relation Père-Fils. Luc, en particulier, ne s'y trompe pas. Certes, le troisième évangéliste aime à nous faire entendre la prière de Jésus inlassablement tournée vers son Père. Jusqu'aux ultimes prières, celle de Gethsémani et de la croix : « Père, si tu veux écarter de moi cette coupe... Père non pas ma volonté mais la tienne... Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils

font... Père entre tes mains je remets mon esprit... ». Mais Luc nous donne également à voir et entendre la réciproque, le Père tourné vers le Fils. « Tu es mon fils bien aimé, tu as toute ma faveur... (Luc 3, 21-22) Celui-ci est mon Fils, écoutez-le » (Luc 9, 35) Et le Fils sait bien que son Père est ainsi : « Tout m'a été remis par mon Père... et nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, ni qui est le Père si ce n'est le Fils. » (Luc 10, 22) Luc ponctue ainsi son évangile des signes de cette intimité passionnée entre le Père et le Fils qui n'ont de cesse de se désigner l'Un l'Autre.

Invitation à aborder avec délicatesse le mystère de la Trinité; le Fils abandonné entre les mains du Père, mais sans doute aussi, autrement, le Père abandonné entre les mains du Fils. En Dieu, on n'a pas honte d'avoir besoin de l'autre ! Le Fils a besoin du Père pour ressusciter. Le Père ne peut se passer de la vie donnée du Fils pour sauver les hommes. Je crois que l'on peut parler alors non seulement de la soumission du Fils à l'égard du Père, mais

également de la soumission du Père à l'égard du Fils : « Père, je m'abandonne à toi... » Mais aussi: « Fils, je m'abandonne à toi. »

Soumission ! Le mot est aujourd'hui dur à entendre. Il fait peur. Il convient, certes, d'être lucide sur les déviations bien réelles de l'usage de la soumission, y compris dans l'Église, pour dominer l'autre, pour l'enfermer dans un rôle subalterne, pour lui faire abandonner sa personnalité... La soumission ne fleure pas bon l'Évangile quand elle rime avec démission. Ceci dit, notre monde risque tant de se déshumaniser en ne comprenant plus que tout amour est soumission réciproque ! Les amoureux savent bien qu'elle fait partie de leur histoire ! Ils nous mettent sur le chemin de la contemplation de la vie «en» Dieu.

À la suite du Christ, toujours plus entre les mains du Père ! Beaucoup de jeunes, et de moins jeunes, aujourd'hui, sont marqués par des relations difficiles avec leur père, ou sont blessés à la suite de la mort ou du divorce d'un père parti trop tôt. Il peut être difficile alors d'entendre la force des mots de Luc, même s'il arrive qu'une telle absence puisse donner de pressentir à quel point la relation filiale est vitale pour l'homme. Mais même ceux qui vivent la grâce d'une relation réussie peuvent avoir quelque mal à réaliser à quel point la relation entre Dieu Père et Dieu Fils est inouïe, vitale au point que cette relation, c'est « la vie » même. Et c'est cette vie, cet Esprit de vie que Père et Fils nous proposent de partager, nous invitant à communier à leur respiration commune.

**« Imitez Dieu  
puisque vous  
êtes  
des enfants  
qu'il aime ! »  
Éph. 5, 1**

Qu'on ne s'étonne pas qu'une telle communion réussie soit insupportable pour celui qui, justement, est le diviseur. Et de mieux comprendre alors pourquoi Satan, dès le début de la vie publique de Jésus, s'acharne à le détourner de sa vocation de Fils : « Allez, Jésus ! Montre que tu es un homme ! Prends ton indépendance ! » Et Jésus, en refusant le piège tendu, révèle ainsi qu'être Fils, justement, ce n'est pas être indépendant, mais c'est assumer une dépendance filiale... À la suite du Christ, les chrétiens n'ont pas à chercher à être indépendants de Dieu, mais à assumer une dépendance qui les fait vivre, un amour qui les libère. La suite du Christ nous conduit, je crois, sur le chemin de l'interdépendance, sur le chemin d'un abandon libérant.

Contrairement à ce qu'on laisse croire, à trop de jeunes en particulier, être libres, ce n'est pas faire ce que l'on veut. Quel enfermement, quel enfer, cet égoïsme qui nous replie sur nous-mêmes. Quelle illusion de liberté que ce carcan. Dieu n'est pas passif. Il ne « laisse » pas libres ceux qui s'abandonnent à lui. Il les libère. Osons prendre le chemin de Gethsémani qui nous donne de balbutier à la suite de Jésus ces cris libérateurs : « Non pas ma volonté, mais la tienne, Père ». Jésus nous révèle, du temple au Golgotha en passant par le désert des tentations, que devenir libre, c'est faire la volonté de son Père, c'est faire la volonté de Celui qui nous aime au point de pouvoir libérer les capacités d'amour, même celles qui sont le plus enfouies au cœur de notre être.

Prenons ensemble la route du Fils, chemin d'abandon et de confiance; route des fils qui s'entraident dans la quête de la

volonté du Père, des fils qui apprennent à mieux se laisser habiter par l'Esprit pour être toujours plus, avec Jésus, entre les mains du Père !

La prière est d'ailleurs fondamentalement un acte d'abandon ! Le Père René Voillaume, fondateur des petits frères de Foucauld, leur écrit (2) : « *Tant que vous ne serez pas convaincus que la prière est pour vous l'acte essentiellement vital d'abandon, malgré les fatigues du travail, les sollicitations des choses, des êtres, il y a des chances que vous ne soyez pas encore disponibles pour la prière. La prière, ce n'est pas simplement des moments de prière, mais c'est une permanence de l'état de prière au cours de toutes nos activités humaines.* » □

(1) «Avance en eau profonde». Carnets spirituels, Paris, 1997. p. 55.

Le Père Xavier Thévenot a été mon professeur de théologie morale alors que j'étais séminariste. J'ai beaucoup de reconnaissance pour ce qu'il nous a appris. Il est devenu un ami. Au moment où il écrit, il a une lourde épreuve à assumer, la maladie. Il en parle avec pudeur, avouant simplement que «*cette maladie est entrée dans la phase où les médicaments sont moins efficaces*». Il est mort en août 2004.

(2) In «Au cœur des masses », 1957.

---

## Message des jeunes aux jeunes

**D**es jeunes de différentes religions appellent les jeunes à se faire artisans de paix dans « l'esprit d'Assise » et en se faisant « l'écho du grand ambassadeur de paix, le Serviteur de Dieu Jean-Paul II » : « Jamais plus de violence ! Jamais plus la guerre ! Jamais plus le terrorisme ! Au Nom de Dieu, puisse toute religion appeler à la terre la justice et la paix, le pardon et la vie, l'amour ! »

Une centaine de jeunes qui ont participé à la rencontre interreligieuse d'Assise du 4 au 8 novembre, et que Benoît XVI a salués mercredi dernier, à l'occasion de l'audience du mercredi, ont en effet signé une déclaration finale à l'issue du rassemblement, organisé à l'initiative du conseil pontifical pour le Dialogue interreligieux.

« Nous, les jeunes, nous représentons une nouvelle génération et une nouvelle espérance, écrivent les jeunes signataires de l'appel. Nous sommes résolus, une fois rentrés dans nos familles et dans nos communautés, à être des avocats de la compréhension et du respect interreligieux et interculturel. Nous acceptons la responsabilité de continuer le dialogue qui a commencé ici, à Assise, et nous nous engageons totalement à travailler pour la justice et pour être des instruments de paix dans nos patries, et aux quatre coins de la terre. »

Les jeunes d'Assise rappellent dans leur déclaration finale : « Nous sommes venus ensemble à Assise, appelés de quelque 30 Nations, et représentant 13 traditions religieuses, pour commémorer le 20<sup>e</sup> anniversaire du Jour de prière historique pour la Paix du monde, de 1986. Invités par le conseil pontifical pour le Dialogue interreligieux

et envoyés par nos communautés et organisations religieuses. Nous, jeunes, nous sommes venus ici pour porter la flamme de la paix allumée par nos responsables spirituels, il y a 20 ans, dans ces mêmes lieux sacrés. »

Ils expriment en ces termes ce qu'ils ont vécu dans la cité du Poverello: «Nous nous sommes rencontrés avec honnêteté et sincérité pour construire les liens de fraternité qui nous unissent en tant que frères et sœurs en humanité, façonnés par et en Dieu. Avec nos désirs communs de bonheur, de justice et de vérité, nous sommes entrés dans un dialogue authentique. Nous avons partagé et appris des choses sur la culture et la foi des uns et des autres, non pas pour minimiser ni pour ignorer nos différences, mais pour grandir dans le respect mutuel, l'estime, et la compréhension. Bien que ne partageant pas les mêmes convictions religieuses, nous avons hérité la même terre et nous partageons la responsabilité commune d'être des citoyens fidèles et de bons administrateurs de la création. »

À propos de la valeur de la prière, séparément, pour la même intention, ils ajoutent, sans aucun syncrétisme : «Nous avons prié selon nos traditions religieuses respectives, en implorant de Dieu le don précieux de la paix. Et alors que nous priions en différents endroits, nous étions unis dans un seul but : prier pour la paix. De cette façon, nous avons témoigné de cette vérité que « la prière ne divise pas mais unit, et qu'elle est un élément décisif pour une pédagogie de la paix efficace, fondée sur l'amitié, l'acceptation mutuelle, et le dialogue entre des cultures et des religions différentes », comme le pape Benoît XVI l'a écrit dans son message pour le 20<sup>e</sup> anniversaire de la première rencontre d'Assise. »

Ils expriment aussi leur volonté de continuer à s'inspirer de l'exemple de saint François en disant : « Nous nous sommes rendus en pèlerins sur le site de la conversion de saint François d'Assise, il y a 800 ans, lorsque Dieu a appelé François : « Va, reconstruis ma maison ». Ainsi, aujourd'hui, dans l'esprit de nos religions respectives, nous, jeunes, entendons l'appel à « aller pour reconstruire notre monde » trop souvent brisé par la violence et par la guerre. »

Enfin, ils invitent les peuples à suivre le même chemin en concluant : « Nous en appelons à tous les peuples [disant que] la paix n'est pas seulement quelque chose que l'on doit rechercher dans les salles des gouvernements, mais aussi dans nos synagogues, nos églises, nos mosquées, nos temples, nos pagodes, nos gurudwaras, nos atash berhrams, nos écoles, nos lieux de travail, nos maisons, et, ce qui est plus important que le reste, dans nos cœurs. »

Rome - Zenith F06111504

# Comment parler de l'Eucharistie aux adolescents ?

Jacques Dorélien, prêtre  
Diocèse de Montréal

Bonjour les jeunes, les ados,

**J**e suis heureux de répondre à la demande des Frères des Écoles chrétiennes qui m'invitent à vous parler de l'Eucharistie. C'est un sujet qui me tient beaucoup à cœur. Je vous parlerai de la messe, de différentes façons. D'abord, je donnerai une définition, ensuite, je ferai référence à la vie de Jésus. Et enfin je vous parlerai de mon expérience personnelle de l'Eucharistie. Je suis conscient qu'en parlant de ma vie, vous comprendrez comment l'Action de grâce s'y insère et donne sens à ma vie.

La définition que je donnerai de la messe est tirée du *Dictionnaire populaire catholique*. C'est expliqué dans un autre livre, *L'essentiel de la foi catholique*, un petit livre que j'utilise pour donner l'enseignement de l'Église aux paroissiens dans le semainier : Le mot « eucharistie » signifie « action de grâce ». Il est emprunté au texte même de l'institution : « Puis il prit le pain et après avoir rendu grâces... » (Lc 22,19)

L'eucharistie, une espérance : « Sacrement qui contient réellement et en vérité le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus Christ sous l'espèce du pain et du vin. » (Cat.) *Le sacrifice de la nouvelle alliance, c'est le sacrifice de la croix. Jésus est mort pour nous. Prêtre et victime, il s'est immolé pour expier le péché originel, nos péchés personnels et pour sauver l'humanité.* (p. 116)

Il y a énormément d'informations qui nous sont données dans cette définition. Eucharistie veut dire action de grâce : Jésus dit merci au Père pour tout ce qu'il a accompli dans sa vie et le lui offre. Dans le repas de Jésus, il y a aussi le don de sa vie pour nous. Ce n'est pas n'importe qui qui donne sa vie pour nous, c'est le Christ, le fils de Dieu, Dieu lui-même. L'eucharistie est un sacrifice. L'image du sacrifice ressort bien dans le film *La Passion du Christ* ou nous voyons Jésus représenté comme l'agneau de Dieu qui est tué. C'est ce qui m'a le plus frappé dans ce film. De plus, dans *L'essentiel de la foi catholique*, il est écrit quelque chose de beau qui réfère à un document important de l'Église :

Dans la constitution sur la sainte liturgie de

Vatican II, le chapitre 2 « Le mystère de l'eucharistie » commence par ces très belles paroles : « Notre Sauveur, à la dernière Cène, la nuit où il était livré, institua le sacrement eucharistique de son Corps et de son Sang pour perpétuer le sacrifice de la croix au long des siècles, jusqu'à ce qu'il vienne, et en outre pour confier à l'Église, son épouse bien-aimée, le mémorial de sa mort et de sa résurrection : sacrement de l'amour, signe d'unité, lien de la charité, banquet pascal dans lequel le Christ est mangé, l'âme est comblée de grâce, et le gage de la gloire future nous est donné. » (p. 62)

Le mystère de l'eucharistie est grand. C'est un mystère de foi, une réalité toujours à découvrir. Il nous fait entrer dans un monde extraordinaire de communion avec Dieu. C'est un sacrement : signe sensible qui nous fait goûter à la vie divine. Et en même temps nous nous rappelons ce que Jésus a fait avant de mourir; c'est comme un testament. Enfin, c'est un avant-goût du banquet céleste. Nous sommes invités à expérimenter ce que nous vivrons au ciel.

Maintenant, quand je vais voir dans *La Bible de Jérusalem*, dans la table des matières, à *eucharistie*, nous avons plusieurs références : Mt 26, 17, Jn 6, 22, Ac, 2,42 et 1 Co 10,16. Il y a un renvoi aussi au mot Cène, pour la dernière Cène. En Matthieu, chapitre 26,17, on parle des préparatifs du repas pascal. Au verset 26, on parle de l'institution de l'Eucharistie :

« Or, tandis qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna aux disciples en

disant : « Prenez, mangez, ceci est mon corps. » Puis, prenant une coupe, il rendit grâces et la leur donna en disant : « Buvez-en tous; car ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui va être répandu pour une multitude en rémission des péchés. Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce produit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai avec vous, nouveau, dans le Royaume de mon Père. » (p.1452)

Quel grand mystère effectivement ! Le discours de Jésus est unique. Il révèle une réalité unique : le repas de fête dans lequel le Fils invite l'humanité à partager sa vie de gloire dans l'unité du Saint Esprit dans le Royaume du Père. Ce qui est extraordinaire dans l'Eucharistie : **nous vivons déjà de cette communion d'amour**. Dans ce repas, Jésus veut nourrir notre corps, puisque nous sommes le temple de l'Esprit-Saint. Mais il veut surtout nourrir notre esprit. Nous avons un même Esprit. Nous formons un seul Corps. Quelle unité nous avons à partager dans ce repas ! Tout cela doit être vécu dans l'amour. Dieu est la source de notre amour. Des répercussions concrètes doivent en découler dans notre vie au quotidien. Bâtir un monde meilleur, plus juste et plus paisible : construire le Royaume de Dieu. Nous formons une même famille : « Notre Père...donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour...» Jésus est notre modèle pour accomplir notre mission, c'est seulement avec sa grâce que nous pourrons y arriver.

Dans ma vie personnelle, j'ai eu la grâce de développer une dévotion eucharistique. Quand j'étais petit, je servais la messe. J'aimais servir la messe, nous étions un beau petit groupe (en plus le curé nous donnait 25 cents). Vers l'adolescence, j'ai arrêté parce que je faisais du sport et j'ai commencé à sortir avec des amis. Après ma conversion, à la fin du Cégep, grâce à Dieu, j'ai repris goût à vivre l'Eucharistie. Ce qui était spécial, c'est que, quand je n'y allais pas, je sentais qu'il me manquait quelque chose. Il manquait quelqu'un dans ma vie, pour ma vie spirituelle. Et ce qui est beau aussi : Marie, la Mère de Dieu, est entrée dans ma vie. Elle m'a permis de faire un pas de plus vers Jésus, pour me faire découvrir mon Sauveur. Celui qui a donné sa vie par amour pour moi et pour l'humanité. C'est à ce moment que j'ai commencé mon

cheminement pour servir le Seigneur. Je ne savais pas encore que c'était pour devenir prêtre. Au fond, ce que je remarque, c'est que l'Eucharistie, c'est le repas pour le chemin sur la terre. Le Seigneur est la Voie, la Vérité et la Vie. Sur le chemin de vie, Jésus nous trace une voie étroite; il nous éclaire par son enseignement et nous partage sa vie. C'est comme un viatique. Je suis allé voir ce mot dans le *Dictionnaire populaire catholique*, c'est écrit :

« Le mot, d'origine latine, signifie « provision de voyage ». On appelle ainsi la Sainte Eucharistie offerte à un mourant. Le viatique peut être donné à une personne qui n'est pas malade, mais qui doit affronter un péril (intervention chirurgicale majeure, champ de bataille...). La réception du viatique est importante : Jésus est la Voie (Jn 14,6). Quelle meilleure assurance que sa présence en nos cœurs au moment d'entrer dans le Royaume qu'il nous a préparé. (p. 320)

Mes amis, nous sommes de passage sur la terre : nous cheminons vers notre mort, il y a des risques dans la vie, la vie est un combat. Une chance que le Seigneur Jésus est le vainqueur du mal, de la mort et du péché. C'est pour cela que c'est important de vivre, à l'occasion, le sacrement du pardon, pour être bien disposé (en état de grâce). Ce qui permet de vivre dans la vérité, la communion avec Dieu.

Durant mon ministère de prêtre, j'ai souvent célébré des messes durant mes vacances, dans des camps d'été, à la campagne et dans la forêt. C'était souvent mes plus belles célébrations. J'aime bien célébrer l'Eucharistie à Noël et à Pâques, ce sont des temps forts de ma vie de prêtre, mais aussi en tant que baptisé, temps forts de l'Église. Je célèbre la messe même lors de ma journée de congé. La messe est vraiment pour moi la source et le sommet de ma vie. J'aimerais vous faire part d'une petite anecdote. Cet été, j'ai eu la chance d'accompagner un groupe dans un camp d'été comme aumônier. J'ai eu tellement de plaisir ! Ce qui m'a intéressé le plus, c'est que chaque jour on se retrouvait pour l'Eucharistie. Pour cette occasion, nous allions dans une petite cabane, le coin des enfants, un peu comme la garderie. Et je présidais la messe sur une petite table pour enfant. Les parents amenaient leurs enfants de 4 à 15 ans environ, et nous vivions des

messes extraordinaires. Ce qui est spécial, c'est que ces enfants ont été habitués tout petits à venir à la messe; au repas de Jésus. Quelle joie quand on m'a dit que nous irons à la maison du Seigneur ! C'est un passage biblique qui me vient à l'esprit.

Enfin, j'aimerais vous dire, jeunes et ados, que c'est avec une grande joie que j'ai partagé avec vous aujourd'hui le sens de l'Eucharistie pour moi.

Vous savez que la vie n'est pas toujours facile. Mais en vivant l'Eucharistie, vous trouverez la force nécessaire pour vivre pleinement et passionnément à la suite de Jésus. J'espère que cela vous a plu et que cela vous a donné le goût de vivre l'Eucharistie, d'aller à la messe et de partager le repas de Jésus. Je vous aime beaucoup, bon courage, union de prière et à la prochaine !

---

## L'Eucharistie : moment de Grâce vécu à l'Institut Reine-Marie de Montréal

Père Frank Léo et Mme Nathalie Girard

**A**u cours de l'année de l'Eucharistie en ce 6<sup>e</sup> jour d'avril 2005 et suite à l'invitation de notre archevêque, Jean-Claude Turcotte, dans la chapelle de l'Institut Reine-Marie, nous avons eu la joie de vivre une première adoration eucharistique. Suite à l'initiative du père Frank Léo, aumônier de l'école et collaborateur de madame Nathalie Girard, première répondante de la pastorale dans l'école et professeur d'enseignement religieux, nous organisons un moment d'adoration eucharistique pour souligner la fête de la Résurrection du Christ et le décès du pape Jean-Paul II. Ensemble, ils ont assuré l'organisation et l'animation de cette célébration liturgique. La chapelle fut remplie de 225 élèves, sans compter les religieuses de la communauté, plusieurs professeurs et d'autres membres du personnel de l'école. Ce fut un moment de grâce à l'Institut Reine-Marie, vécu dans le recueillement, le partage et le témoignage, la louange et la communion.

Inspirés par le texte de l'Évangile de Luc 8, 40-48, où le Seigneur guérit la femme atteinte d'hémorragies, les participants ont fait la rencontre du Christ ressuscité, vivant aujourd'hui dans le mystère de la Présence Eucharistique. Deux groupes d'élèves de la première secondaire ont soutenu la contemplation par des danses liturgiques mettant en relief la nouvelle vie en Jésus ressuscité et l'attitude chrétienne de louange. En fidélité à l'image de l'âme priante et contemplative déjà visible dès la période de la petite enfance de Marie Rivier, fondatrice des Sœurs de la Présentation de Marie. Elle-même, source principale d'inspiration spirituelle de notre pastorale scolaire.

Comme geste de communion, puisque ce n'était pas une Eucharistie, l'assemblée était invitée à se rapprocher du Saint-Sacrement exposé dans un ostensor tenu par le Père Frank. Tout comme la

femme dans l'Évangile qui avait tant de foi et de confiance qu'un seul touché de la frange de son vêtement aurait été assez pour la guérir. Et c'est ainsi que les élèves de l'Institut et l'assemblée présente se sont tous avancés pour toucher la frange du voile huméral ou l'ostensor même. Ce fut un moment d'une belle intensité et d'intimité en notre Seigneur.

À juger les réactions et commentaires exprimés après la célébration, cette première adoration marque un moment fort dans le cheminement de foi des élèves et des membres du personnel enseignant et non enseignant. « **Cette adoration eucharistique se présenta à nous, organisateurs, comme le début d'une véritable "Mission Révélée" au cœur de nos actions pastorales.** » Déjà, nous constatons de nombreuses retombées. Elles sont les prémices d'un avenir pastoral des plus prometteurs pour

l'Institut Reine-Marie et pour son projet d'éducation catholique. Les nombreuses réactions exprimées par les participants abondent dans le sens des propos mêmes du pape Jean-Paul II qui affirmait dans son Encyclique : « (...) comment nous avons un besoin incomparable de l'Eucharistie dans notre vie. »

Aux propos du Pape, le Père Frank et madame Girard affirment avec toute leur conviction

personnelle le succès de cette célébration. Et rajoutons à ces propos : il y a un besoin criant de vivre le Mystère de l'Eucharistie et de l'adoration, dans la vie, oui, mais aussi dans notre école secondaire comme "Présence spirituelle", "essentielle et accompagnatrice" au sein de notre pédagogie scolaire. Voir même, "comme soutien dynamique et affectif" des élèves qui nous sont confiés. Ces petites protégées de Marie Rivier.

## **L'Eucharistie comme rite de passage qui marque la fin du secondaire au Collège Reine-Marie**

**Nathalie Girard**

*Responsable du Service de l'animation à la vie spirituelle et de l'engagement communautaire et enseignante au Collège Reine-Marie à Montréal.*

**L**es élèves de la 5<sup>e</sup> secondaire du Collège Reine-Marie sont invitées à former un comité organisateur de la Messe des finissantes afin de boucler la boucle des cinq années de leur scolarité et marquer de sens ce moment charnière de leur vie. Depuis quelques années, le message passe et cet événement est entré dans les annales du Collège. Cette célébration sacramentelle est devenue le tenant et l'aboutissant d'une étape au moment de se faire nos adieux et de franchir le seuil de la porte de l'école le diplôme en main. Temps de recueillement, de prière, d'insécurité, de tristesse, d'inquiétudes face à l'avenir. Ce moment est chargé d'affects. Ce rite de passage est l'expérience vécue d'une mort et d'une résurrection qui intègrent le caractère sacré du long processus d'existence des vivants.

Je crois qu'il n'y a pas meilleure étape pour faire cheminer des jeunes qui ont vécu un long moment ensemble. En présence de ses pairs, l'élève en recherche d'elle-même trouve l'assise de son être profond à travers l'expérience de la communion fraternelle. Cette célébration parce qu'elle est enracinée dans leur vie, interroge chacune des finis-santes dans sa recherche personnelle et ses interrogations et sur le « où je m'en vais maintenant ! », ou « que vais-je faire maintenant de ma vie ? »

Comme les mailles à l'endroit et les mailles à l'envers qui donnent forme à un tricot révèlent la vie chrétienne à travers sa vie.

*« C'est toi, le Dieu qui nous as faits. Qui nous as pétris de la terre ! Tout être est une histoire sacrée. L'humain est à l'image de Dieu ! »*

Comme responsable du Service de l'animation à la vie spirituelle et à l'engagement communautaire, j'ai élaboré avec l'aide de collègues de travail, un sondage écrit de plus d'une vingtaine de questions qui touchent à toutes les dimensions de la personne. Ce questionnaire aide les finissantes à faire une rétro-spectrice des cinq ans et bien se disposer à faire le deuil de son école parce que la vie nous appelle à aller de l'avant et c'est très heureux ainsi. Il est venu le temps de faire un autre apprentissage, celui de laisser derrière soi. Il arrive que parfois certaines élèves résistent à l'idée de quitter le nid scolaire et elles réalisent là que certaines pertes dans leur vie n'ont pas été réglées.

Une douzaine d'élèves s'engagent dans le comité de la messe des finissantes au nom de leurs pairs et au nom de leur foi, mais cela n'est pas toujours conscient ! Ça le devient un peu plus tard dans leur démarche personnelle. Elles se réunissent un midi

par semaine dès janvier. Ce comité puise à la source du vécu de chacune exprimé dans les réponses au sondage et tente de dégager les valeurs qui émergent du vécu au collège. Ensuite, arrive le temps de découvrir les brèches, les difficultés rencontrées au fil des années, les petites ou grosses croix porteuses de la VIE cachée. Un véritable travail de débrous-saillement qui conduit le comité à faire des choix de lectures bibliques les plus parlantes, à la rédaction des intentions de prières et au choix des chants qui collent bien à la réalité.

Le groupe des élèves de la 5<sup>e</sup> secondaire est une véritable famille tricotée serrée. Il est donc facile de se nommer des responsables fiables qui assument les tâches de la célébration : accueil des parents, remise de lettres d'information aux parents et personnel de l'école, publicité, lectures, processions, décoration de la chapelle et j'en passe.

Le comité prépare de cette façon le terrain à l'action du Souffle de Dieu et à la rencontre de la Parole qui entre en dialogue avec soi. La communion à cette table nourrit l'âme, apporte un éclairage, un rayonnement à sa propre existence et à sa vie intérieure.

*« Chercher avec toi dans nos vies le pas de Dieu, Vierge Marie. Par toi, accueillir aujourd'hui le don de Dieu, Vierge Marie. »*

### **« Faire connaître et aimer Jésus-Christ »**

Les élèves savent depuis cinq ans que cette phrase provient de Marie Rivier, femme-apôtre et femme-eucharistique, elle aurait aujourd'hui 238 ans. Cette parole sacrée a fondé leur Collège et la communauté religieuse des Sœurs de la Présentation de Marie, propriétaire des lieux. Cette mission et cette œuvre ont teinté leur vie personnelle et scolaire par un bon nombre de célébrations à la chapelle et à maintes reprises sollicité les élèves à l'esprit des Béatitudes évangéliques présent dans plusieurs activités spirituelles et d'engagements communautaires auxquels les élèves étaient conviées. Ensuite, je leur demande si elles ont des idées pour animer leur célébration eucharistique. Cette invitation à vivre une démarche sacramentelle s'inscrit dans ce

parcours de vie au Collège Reine-Marie. Et là proviennent leurs interrogations et leurs questionnements personnels, principaux moteurs de leur motivation à bâtir ensemble leur Eucharistie. L'an dernier, j'ai préparé une présentation Power Point sur l'enseignement de la doctrine de la Communion. Mon initiative venait du fait que plusieurs élèves très dynamiques s'étant jointes au comité n'étaient pas chrétiennes ou catholiques et baptisées, elles émettaient des suggestions du genre : «...nous devrions présenter à la messe des finissantes un sketch sous le saule ! » L'air étonné, les élèves catholiques les regardaient souriantes, espérant voir un nouveau style de messe à l'école, « un genre de renouveau eucharistique...»

Habitée de vivre auprès des jeunes en recherche d'eux-mêmes et habituée parfois d'errer dans ce long processus d'accompagnement des adolescents, je ne pouvais m'empêcher de recevoir ces questionnements et ces suggestions avec étonnement. Une autre élève me disait « Madame, moi personnellement, j'ai un peu de misère avec la bâtisse de l'église et les gens qui travaillent dedans, mais ce que vous dites et ce que nous réfléchissons dans nos réunions et nos cours, c'est la vérité et je suis bien avec ça et je suis d'accord ! »

Je constate souvent qu'il y a là une réelle interpellation pour cette œuvre d'évangélisation, ouverte mais non gagnée d'avance. Comme le souligne le Credo pour animateurs et animatrices de mission auprès des jeunes : « *Je crois en une jeune et sainte Église à sa manière d'accueillir les jeunes de tout horizon (...)* »

Je me questionne sur les nombreux enseignements donnés autour des préparations à d'autres célébrations : Que se passe-t-il pour que certaines émettent de telles idées ? Accompagner des ados à leur messe, c'est aussi vivre l'Église-Missionnaire au cœur de notre monde. Nous préparer tous ensemble à accueillir à notre table l'Étranger. Cet Étranger qui nous habite tous intérieurement et nous échappe. Personne n'est garant de l'avenir ! L'Évangile nous enseigne que nous ne sommes pas les maîtres du Domaine. Que peut-elle me réserver cette Eucharistie ? Peut-être sera-t-elle la prémisse d'un appel, d'une vocation ou d'une mission ? En tout cas, la messe

des finissantes invite les étudiants de 5<sup>e</sup> année à communier à la vie offerte en Dieu, cette Vie qui nous dépasse tous et qui nous fait expérimenter plus que jamais auparavant la vie en Église.

« (...) *c'est toi Jésus qui nous conduis vers ce repas et rien ne peut manquer à qui suivra tes pas (...)* »

En tant qu'animatrice et enseignante, mon souci est d'accompagner le mieux possible mes élèves dans leur quête de sens, de les inviter à vivre le Christ dans une démarche édifiante. Je me soucie de répondre aux défis posés par l'Église par une évangélisation pertinente, porteuse des besoins actuels et du vécu des ados qui me sont confiés au Collège Reine-Marie.

En lisant quelques-unes des œuvres biographiques de Marie Rivier, ses écrits relatent sensiblement les mêmes préoccupations et problèmes vécus par les jeunes et par l'Église de son temps. Une Église en crise en pleine Révolution française et où les prêtres étaient souvent décapités et les couvents se voyaient interdire par des lois l'enseignement de la foi. Je me rends compte que ces problèmes humains se répètent encore aujourd'hui. Pourtant encore, les jeunes comme les vieux ont tous depuis toujours la même soif et la même faim de Dieu. Alors rien d'étonnant et rien de nouveau sous le soleil du Christ ! Le jeune chemine et se questionne dans la mesure où l'accompagnateur chemine lui-même aussi avec lui et se questionne en même temps que lui. Mais par-dessus tout, que cet accompagnateur accepte de se laisser pétrir par ces jeunes qui cheminent. Et cela est exigeant.

Il y a un temps pour tout dans la vie, dit Quohéleth. Viens le temps du dépouillement et du don reçu. Il y a deux ans, grâce à la fondation de la « Maison d'Adoration » de la rue Saint-Michel ouverte par la communauté des Sœurs de la Présentation de Marie et à proximité du Collège, je suis tombée à genoux dans l'Adoration eucharistique et pour ne jamais spirituellement me relever ! C'est avec autant d'intensité d'un bec sucré qui se voit offrir une boîte de chocolat belge et qui déguste son contenu du regard. J'y revenais sans cesse et sans cesse... J'y ai découvert un don merveilleux du trésor infini qu'est Jésus-Christ. Depuis, je perçois dans mon approche auprès des jeunes, l'audace de l'apôtre pour le Christ. Mon vécu intérieur

rayonne dans mon enseignement et dans ma vie personnelle. L'Adoration eucharistique aplanit mes barrières intérieures et extérieures qui me freinaient et m'intimidaient jusqu'alors et qui regrossissaient mon cœur. Je perçois avec plus d'intensité ce dont les élèves ont besoin pour se nourrir le cœur et l'âme. Je comprends plus clairement la Parole de Dieu. Mon cœur est beaucoup mieux disposé à la recevoir et à la vivre vraiment. Mes élèves et mes proches bénéficient de ce rayonnement divin qui passe par là où vont mes pas. L'Adoration eucharistique me fait vivre dans un corps à corps avec Jésus. L'Eucharistie me propulse, me dynamise, et même me transfigure. C'est ce que les gens me disent. Je suis très enthousiaste à l'idée de préparer les jeunes au retour des vacances des Fêtes, en janvier, à leur rencontre avec Jésus-Pain de Vie. Je me sens très privilégiée en 2006 de les accompagner dans cette rencontre personnelle qui recrée l'être profond et qui transforme de l'intérieur et pour le mieux et pour la vie ! Et pour la vie du monde et à notre insu !

Une chose est surprenante : après chacune des présentations interactives sur la Communion, les adolescentes applaudissent. Elles applaudissent, dans le local de réunions et dans la classe, la beauté qu'est l'Eucharistie ! Les élèves applaudissent peut-être aussi leur profond désir au fond de leur cœur de l'Infini de Dieu. Ce désir qui tout juste émerge à travers les idées émises de cette présentation qui ne fait que révéler leur être profond qui n'est pas ailleurs qu'en Dieu. Je les regarde souriantes, c'est alors que je constate comment je suis heureuse de travailler pour le Seigneur. Autant de questions que je me pose sur le sens de la vie donnée et mon désir de l'offrir à ma façon aux autres. « Que puis-je faire de mieux encore pour traduire concrètement ce que le Christ m'inspire dans le cœur, c'est-à-dire le bonheur, la liberté, la vérité et la paix ? Et comment traduire en mots ce qui me réchauffe, m'allume ? Et comment faire plus pour mes élèves ? Et que puis-je faire encore pour être encore plus près du Christ et le signifier au monde ? »

Je crois que le prochain Congrès eucharistique International, en 2008, tombe à point pour nous au Collège Reine-Marie. Que la Paix du Seigneur soit toujours avec vous ! □

